

149 - 1991

Routes des hommes Christ d'Emmaüs

(VEILLEE samedi 22 juin 1991 LISIEUX)

Qui dites-vous que je suis ?

Où est ton Dieu ?

La question est à l'origine... elle se pose encore aujourd'hui.

Le croyant est interrogé... parfois seulement par le silence qui l'environne à propos de celui dont il veut suivre les pas : le Christ.

Dire Dieu nous conduit à rendre compte de notre relation au Christ.

Nous connaissons la tension féconde entre la recherche de ceux pour lesquels on ne peut rien dire de Dieu sans passer par le Christ, et ceux pour lesquels le Christ ne fait qu'indiquer un chemin vers Dieu.

Nous connaissons bien des routes humaines, chemins de foi en Dieu sans référence à Jésus-Christ.

Nous savons que la marche avec des non-chrétiens, des athées, des agnostiques et des croyants sur d'autres chemins de révélation, est source de lumière et d'intelligence pour notre propre vie, pour notre propre foi et notre connaissance de Jésus-Christ.

Au cœur de notre assemblée générale du cinquantenaire de la Mission, à Liesieux, la veillée Route des hommes, Christ d'Emmaüs est une sorte de « Carnet de Route » de notre marche vers le Christ, compagnon de route, tout au long de ces années.

Elle est aussi une méditation sur la révélation de Dieu qui, par Jésus Christ, surprend l'homme sur les terres humaines quotidiennes. Nous n'avons pas d'évidence, de surabondance de preuves, d'étalage de signes extraordinaires qui ne peuvent qu'enlever l'adhésion, pour reconnaître le Christ chemin vers Dieu. Notre foi n'est pas appuyée sur les illustrations magnifiques de Dieu : Jésus-Christ n'a pas le profil d'un homme illustre, il n'a pas le profil de César sur les monnaies, il ne s'impose pas par son œuvre spectaculaire (Jn 6,30).

Il faut refaire le chemin de l'Evangile, le chemin des signes du Royaume, chemin de fraternité et de compassion, chemin des signes quotidiens, banals, fragiles, essentiels.

Il faut refaire le chemin qui conduit au Samedi Saint, où Dieu est absent. Se tenir dans la non-évidence de ce samedi, après le procès, la violence dérisoire des jours précédents.

Il faut faire sien le retournement que représente la réponse de Jésus à son procès :

« Qui es-tu ? Es-tu le Fils de Dieu ? »

« C'est toi qui le dis ».

Et nous n'aurons plus, comme signe pour croire, qu'un cœur brûlant, des signes ténus, les « paroles charnelles », que la table où l'on partage le pain et le vin, qu'un frère soigné, un prisonnier visité... Nous n'aurons plus que des vies évangéliques pour croire qu'il est vivant, que le tombeau vide n'est pas une absence. Le signe dérisoire silencieux, local... invite à la reconnaissance de l'éternel, de l'infini des temps et des lieux.

Vigile de contemplation de Dieu dans l'icône inachevée des visages multiples du Christ.

Vigile pour la Mission, avec l'écoute renouvelée de l'envoi qui scelle l'acte de foi qu'est la reconnaissance du Christ, Messie de Dieu.

Vigile dans la cathédrale de Lisieux, construite quand le Moyen Age « écrivait avec des pierres vivantes le poème de sa foi ». La Cathédrale, traditionnellement lieu d'asile, est une auberge sur la route de l'homme, de celui qui a besoin du gîte et du couvert, de la fraternité. Une cathédrale-auberge assez grande et longue pour que celui qui entre ne s'y sente pas à l'étroit, lui dont les routes de vie sont aussi longues et qui sait bien que la vision de Dieu ne se fait qu'en marchant, sur les routes, en quête de frères. Une cathédrale-auberge qui ne rétrécit pas la vie de l'homme, qui est assez belle pour Dieu parce qu'elle est assez grande pour l'homme.

Dans la Cathédrale-auberge, le signe est vertical, croix plantée. Il est aussi au sol, adhérent à la terre, croix pavée qui s'ouvre devant, comme une route à marcher. Christ d'Emmaüs... Routes des Hommes.

Jacques LECLERC.

Le Christ, compagnon du quotidien

Pierrick LEMAITRE *

*Pour rendre compte de mon compagnonnage avec Jésus-Christ,
dans ma vie de tous les jours,
un texte de l'Evangile de Luc reste pour moi fondateur,
celui des disciples d'Emmaüs
parce que la rencontre des deux disciples avec Jésus
se passe sur un chemin, après la résurrection.*

*J'aime beaucoup marcher,
j'ai fait mes premiers pas en Bretagne,
puis sur un chemin de conversion à Paris,
dans la solitude,
dans la rencontre du monde de l'hôtellerie,
sur ce chemin-là, j'ai redécouvert qui était Jésus-Christ !
Chemin de rencontre avec la Mission de France,
chemin de la formation qui m'a conduit à devenir prêtre.*

* Ordonné récemment, Pierrick fait partie de l'équipe LYON (P.O.) VENISSIEUX

L'Evêque et son Conseil m'ont envoyé marcher
comme prêtre avec les Lyonnais,
et sur ce chemin, à Lyon,
je rencontre aujourd'hui des jeunes de lycée professionnel,
des collègues de la restauration de collectivités et d'entreprises
et puis des jeunes et moins jeunes, sur une paroisse.

Jésus-Christ est pour moi
quelqu'un à rencontrer au milieu de tous ces voyages,
il est quelqu'un à écouter, à célébrer et à annoncer.
Comme sur le chemin d'Emmaüs,
il ne suffit pas de marcher avec,
il faut écouter et se rappeler,
ouvrir le livre des Ecritures pour respirer sa parole
et apprendre à devenir son disciple.
Laisser la parole de l'Evangile parler,
avec toutes les paroles de ceux
avec qui on a marché toute la journée.

Chemin de rencontres,
où le visage du Christ est devenu visage d'hommes et de femmes,
avec toutes leurs histoires,
chemin qui débouche à l'Auberge
où la parole se fait pain et vin,
sur la table de l'Eglise.

Et puis, on reprend la route
pour continuer la rencontre,
pour l'annoncer,
poussé par le souffle de l'Esprit,
qui vient faire toute chose nouvelle,
dans la vie des hommes.

Jésus de Nazareth compagnon dans l'humilité

Jean-Marie VARIN *

Jésus de Nazareth (Lc 2,51). N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de José, de Juda, de Simon ? ... et ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous ? (Mc 6,3). Lors de ses débuts, Jésus avait environ 30 ans et il était, croyait-on, le Fils de Joseph (Lc 3,23).

Ainsi, Jésus, jusqu'à 30 ans, tu n'as pas d'histoire, je veux dire une histoire qui mérite d'être contée, d'être racontée, d'être divulguée, d'être écrite, parce que comme n'importe quel homme de ton pays, tu ne transcendes pas la condition commune. Ton enfance — ta jeunesse — ta vie d'homme jusqu'à 30 ans est inscrite dans la mouvance de ton peuple. On parle de ta vie cachée à Nazareth mais ta vie était transparente aux habitants de Nazareth. On n'avait pas à te demander ce que tu faisais dans la journée : tu étais charpentier, fils du charpentier Joseph, qui t'avait appris le métier. On n'avait pas à te demander d'où tu venais. Qui ne connaissait pas au village, Jésus le fils de Marie ? A 30 ans, tu n'étais pas marié, mais tu n'étais pas, pour autant, dans la condition de l'orphelin : des frères, des sœurs, il n'en manquait pas.

Ta vie à Nazareth était tellement comme celle des autres, tellement « non extraordinaire », tellement « sans mystère », tellement dans la « normalité », qu'on n'avait rien à en dire.

Quant à la foi et à la pratique, tu ne faisais pas parler de toi. Comme un bon croyant et un bon pratiquant, tu prenais, le jour du Sabbat, le chemin

* Jean-Marie, depuis de nombreuses années, est en Algérie.

de la synagogue (Lc 4,16). Tu ne bousculais pas les traditions. Tu ne faisais pas « d'histoires ». Certainement, tu étais un bon connaisseur des Ecritures mais tu n'étais, à 30 ans, ni un prêtre, ni un lévite, ni un scribe, ni un prophète, ni un pharisien notoire. Mais ce qui m'étonne, dans ta vie, c'est une disproportion flagrante : 30 ans de vie silencieuse pour 3 ans de vie prophétique. Quelle prédominance de l'une sur l'autre ! Certes, nous sommes si loin... que nous ne pouvons que soupçonner, deviner l'extraordinaire richesse de ton expérience humaine. Tes origines, tes racines nazaréennes, pourtant, ont marqué l'accent de ta parole, ta manière de glaner des paraboles dans le terroir galiléen. Tu saisis, comme de l'intérieur, l'élan vital de toute chose : le dynamisme caché dans le grain de sénevé, la beauté discrète des lys des champs, la germination du grain de blé jeté en terre... Tu connais le geste du semeur, son regard navré devant l'ivraie qui relève la tête... la joie du moissonneur...

30 années à Nazareth sans complaisance. Tu sais admirer les grandeurs de la vie sociale, tu sais aussi en détecter les tares, les classes, les clivages.

30 années d'enracinement au village t'ont permis de digérer un héritage culturel libérant et pesant à la fois, de partager l'espérance et l'écrasement des pauvres et d'acquérir une profonde connaissance du cœur de l'homme, ce centre d'où partent tant de désirs insensés et tant de décisions généreuses.

C'est bien vrai, tout homme est une histoire, autant dire un insondable mystère que nous sommes parfois tentés de vouloir percer ou violer. A notre regard de gens pressés, ton attente à Nazareth fut bien longue. Ce n'est qu'un jour de l'an 15 du principat de Tibère César que tu pris le chemin du Jourdain, non pas comme quelqu'un qui savait ce qu'il allait entendre ou ce qu'il allait devenir, mais comme un auditeur, comme un pénitent sensible comme tant d'autres, comme Pierre, André, Jacques et Jean, à cette voix qui appelle à la conversion, au redressement, à la purification. Pas la moindre trace, en toi, d'une attitude supérieure, d'une conscience satisfaite. Tu ne te

places pas en dehors du commun et tu veux, toi aussi, descendre dans les eaux du Jourdain...

Comme un serviteur obéissant, tu allais ainsi à la rencontre de quelqu'un qui t'habitait depuis toujours... qui était la source et le sens de ton histoire.

« Le Messie n'a pas trouvé indigne de lui d'être serviteur de Dieu » (Coran S IV, 172).

Le Christ des exclus

Pierre RAPHAEL *

Nous vivons dans une société d'étrangers. Nous sommes séparés, isolés. A la prison où je vais régulièrement, tous les postes de contrôle ont leurs vitres teintées en bleu. On ne peut pas voir à travers mais on est vu. La communication est anonyme et glaciale. Rien n'est ici pour plaire, mettre à l'aise. Mais pourquoi s'étonner ? C'est une prison.

Plus vous entrez, plus vous devenez familiers avec les visages et les lieux où vous constatez blessures et ravages. Le mal, toute sorte de mal est là, et parfois il vous fixe des yeux. Le choc est massif, profond, envahissant... Il y a beaucoup de raisons à cette situation, des collectives, des personnelles. Je n'ai ni le temps, ni le pouvoir, ni le goût d'en faire le tour, d'expliquer. Je peux seulement dire que si je choisis de voir seulement cela, si je m'y résigne, je suis touché à mort. Il n'y a plus qu'un monde, un univers, et il est vide. Comment alors sortir de ce choc sans fermer les yeux, ni s'échapper ?

* Pierre est connu des lecteurs. Il est toujours aumônier de la plus grande prison du monde.

Comment trouver un autre choc, tout à fait contraire, un choc de vie ? Et ceci, chaque jour, parce que c'est chaque jour que la situation se répète : les mêmes hémorragies, les mêmes grisailles, les mêmes sépulcres. C'est chaque jour que « j'ai mal, beaucoup de mal, à ce monde » ...

Il se trouve que je suis là comme aumônier et, par la grâce et la pitié de Dieu, un prêtre. Comme pour d'autres, l'Eglise m'a préparé pendant des années et me comble de ses trésors. Mon lien avec elle et ma mémoire maintenue le plus possible, sont les antidotes de mon exil, l'oxygène, comme pour mon frère ou ma sœur croyants. Le partage avec mon semblable, en Eglise, est la force majeure pour me sortir du gouffre et réaliser que, quelque part, une vraie maison est possible... même en prison.

Ce qui me vient de cette Eglise, je ne puis oublier : elle m'a donné l'Evangile qui est appelé Bonne Nouvelle. Et, de quelque bout que je le prenne, je vois qu'il convient très bien avec ce qui se passe en prison : non pour justifier, approuver, mais pour éclairer, transformer. J'ai un jour appris et continue d'apprendre que le Royaume de Dieu est offert en priorité aux pauvres, humiliés, méprisés, rejetés. Je sais que Jésus est venu pour guérir, libérer et pardonner. Il est présent là où il y a faim, soif, maladie, dénuement, prison... La prison se transforme en mine d'or... « Je ne viens pas vous apporter l'Evangile, je viens le trouver... ».

Une première alternative à tout ce choc délétère et pervers, au milieu des luttes plus que nécessaires, des actions pour la dignité, l'humanité, c'est l'entrée en attention, l'entrée en prière. Je la prends comme premier pas pour briser l'isolement. J'ai à recevoir et à me servir des quelques joyaux de l'Evangile pour espérer quelque approche dans la vision et la mission. « Mes voies ne sont pas vos voies », « veillez et priez », « adorer en esprit et en vérité ». Dans le calme, la confiance et la force... La Résurrection et la Vie, c'est ce que Jésus offre. « Quand j'ai trouvé ta Parole, je l'ai dévorée. Elle est devenue la joie, le bonheur de mon cœur » ...

Chaque fois qu'il y a Eucharistie, nous recevons en plein cœur : « J'ai donné ma vie pour vous ». Et nous disons : « Notre Père ».

Si ce point est atteint, même s'il est rempli de désastres, de faiblesses, d'attentes, de foi « à tâtons », nous faisons un voyage. Nous passons de l'anti-chambre froide, anonyme et noire à l'accueillante et merveilleuse salle de séjour. Nous apprenons enfin qui nous sommes. Il n'y a plus d'étrangers, d'isolés, de rejetés. Seulement une communauté, avec le PERE.

Jésus, un génie de l'Amour

Dialogue : Jean-Claude BERTRE
Gilbert DELANOUE

Gilbert DELANOUE — Jean-Claude, nous nous sommes connus au Havre il y a déjà 33 ans ! C'était peu après la naissance de ta première fille, Nadine, qui est, hélas, handicapée mentale. Cette épreuve est l'un des nombreux « pourquoi » qui marquent ta réflexion et tes chansons...

Jean-Claude BERTRE — C'est vrai, Gilbert, c'est par le biais de la chanson que j'ai tenté de m'exprimer. Tu me parles de notre fille handicapée mentale... Je n'aime pas en faire état, mais c'est à ce moment que j'ai senti combien la vie était cruelle, injuste et absurde. Pourtant, la vie était là ! Et la vie, c'est le phénomène le plus important et le plus inexplicable du monde ! La vie, il faut la nourrir d'amour, et, dans le cas de notre fille, nous avons essayé de le faire, ma femme et moi, avec des conceptions différentes, mais un but commun afin que la vie de notre fille et la nôtre aient un sens et ne soient pas un échec. Je vais vous chanter les deux derniers couplets d'une chanson que j'ai composée en 1966 : L'ANATHEME.

Un jour de printemps, on l'a vu,
L'oiseau aux cent mille couleurs.
Il chantait à bec rabattu
La venue d'un troisième cœur,
Lorsque soudain, tombant des nues,
Son aile d'un coup, s'est brisée.
Les yeux pleins de larmes, on n'a pu
Que ramasser l'oiseau blessé.

Jamais l'on ne saura
Pourquoi la vie nous a
Jeté sur notre amour
Son anathème.
Pourtant, l'on ne pourra,
Jamais l'on ne pourra
Empêcher que je sois
Heureux avec toi !

Toi, t'as pleuré ta peine aux dieux
Mais ils ne t'ont pas entendue
Moi, j'ai crié ma haine aux cieux
Ce fut haine et peine perdues
Les dieux, ils ne s'en foutent pas mal
Mon oiseau n'est qu'un animal.
Nous, on l'a épinglé au cœur
En tout amour, pour tout bonheur !

G. D. — Cette chanson très personnelle indique que tu ne partages pas la foi chrétienne de ta femme. Pourtant, tu as été, pour de nombreux chrétiens, un « compagnon de route ».

J-C B. — J'ai la chance d'avoir beaucoup d'amis, et, parmi eux, de nombreux chrétiens et prêtres de la Mission de France, en commençant par toi, Gilbert... Vous m'avez montré un visage de l'Eglise que j'ignorais... Et, dans

mon milieu de travail, à l'usine, j'ai quelquefois témoigné de votre authenticité.

Nous avons souvent échangé nos idées, parfois différentes, avec, je crois, beaucoup de tolérance réciproque. Et nous avons partagé l'amitié, un des plus beaux sentiments qui soit.

Les « pourquoi » ont été nombreux ! Pourquoi des privilégiés dont je fais partie, et des malheureux qui ne connaissent de la vie que la misère et la mort ? Pourquoi tant d'inégalités ? Quelle est notre place parmi ces milliards de galaxies ? Notre petitesse devant tant de questions sans réponses !

Quant à l'action personnelle, j'ai conscience d'avoir fait peu de choses !

G. D. — *Tu dis que tu agis peu... Peu de chose ? ... Pourtant, tu as été actif pour la paix, les parents d'élèves, au syndicat ou à la paroisse. Il est même arrivé qu'on te prenne pour un chrétien !*

J-C B. — Il est vrai que cette formule m'agace un peu... C'est pour dissiper toute équivoque que j'ai écrit une chanson, dont je vais vous chanter la fin :

JE N'AI PAS BESOIN DE DIEU.

Je n'ai pas besoin de Dieu pour chanter (bis)

Je n'ai pas besoin (bis)

Je n'ai pas besoin de Dieu pour aimer (bis)

Je n'ai pas besoin (bis)

Je n'ai pas besoin de Dieu pour mourir (bis)

Je n'ai pas besoin (bis)

Je n'ai pas besoin de Dieu dans ma vie.

G. D. — *On a pas besoin de Dieu pour être homme, dis-tu comme d'autres amis incroyants. Pourtant, le Dieu que Jésus me fait connaître, éclaire ma vie... A ce sujet, que remarques-tu chez les chrétiens ?*

J-C B. — Dans le domaine collectif, les chrétiens que je connais ont le souci de prendre leurs responsabilités, et, avec leurs partenaires non-croyants, ils agissent souvent pour la justice et la solidarité... Mais je trouve que, sur le plan personnel, les chrétiens ne vivent pas toujours l'idéal de Jésus. Ils manquent parfois de bienveillance et se donnent des excuses un peu trop faciles.

G. D. — *Comment vois-tu le lien entre le sens du collectif et ce Jésus des chrétiens ?*

J-C B. — Je n'ai jamais eu envie de lire l'Évangile. Agnostique par intuition, je connais Jésus par l'histoire et les conversations... Je crois que Jésus est (ou était) un génie de l'amour, de même qu'il y a des génies de la musique, de l'art, de la science, etc. Mais je ne vois pas en Jésus un Sauveur ! J'ai essayé d'écrire cette **NON-PROFESSION DE FOI**.

Le jour de ma naissance
La foi ferma les yeux
Au p'tit bonheur la chance
Au p'tit bonheur l'bon Dieu
Mon Dieu, pardonne-moi
De ne pas croire en toi !
Pourquoi donc tant de haines
A ton nom sont mêlées ?
Ce n'était pas la peine
qu'ton fils soit sacrifié !
Mon Dieu, pardonne-moi
De ne pas croire en toi.
Trois coups sur la poitrine
Pour le mea culpa
Un autre au bas de l'échine
Quatre planches de bois
Mon Dieu, merci beaucoup
Pour la croix... et les clous !

G. D. — *Que veux-tu dire par là ? ... Est-ce un peu de moquerie ou un vrai merci ?*

J-C B. — *Il n'y a pas moquerie de ma part... Mais ne vivons-nous pas pour « des clous », pour rien ? Je le pense parfois, lorsque je vois toutes ces guerres, massacres, tortures, misères et souffrances, qui jalonnent l'histoire de l'humanité, avec, comme aboutissement, la mort de toutes les espèces et de toutes choses, y compris le soleil et la terre...*

A moins que, grâce aux savants, prophètes, poètes, et penseurs, la conscience individuelle mûrisse, évolue, se transforme, se multiplie, pour devenir une montée de conscience collective, comme le pense Teilhard de Chardin...

Peut-être, mais cette flèche montante, où va-t-elle ? et dans quel but ? Je ne sais pas... Je ne sais rien !

Christ de la fraternité en Afrique

Anne CHABANET *

Mon être entier te magnifie, Seigneur.

....

Dès mon jeune âge, tu m'as dit ta présence :
Je suis avec toi, sur la route où tu chemines.

* Anne a vécu très longtemps au Gabon.

Sois loué, car tu as fait descendre ta miséricorde
sur ma petitesse et mon infidélité.

....

Sois loué par tous les frères et sœurs
rencontrés sur mon chemin,
sois remercié pour les cadeaux qu'ils m'ont offerts,
mille couleurs, mille rayons de ta lumière !

....

Sois loué par la fraternité africaine,
son sens de l'accueil et de la personne,
son humour au sein des difficultés,
son sens du présent et son espérance,
sa marche vers l'avenir !

Sois loué par leur foi en Toi, Dieu créateur,
Dieu présent en toute création,
Toi le Dieu du visible et de l'invisible,
Toi qui es Signe au sein du quotidien,
Toi qui parles par la nature
« Ce livre sans paroles » au langage palpable,
au langage secret aussi.

Sois loué par ces peuples fidèles aux sagesseS ancestrales !
Ils m'ont révélé la marche de mes ancêtres dans la foi.
Abraham, Moïse, Elie « ancêtres » de Jésus
sont désormais mes ancêtres, je marche aujourd'hui
aujourd'hui, à leur suite.

Sois loué, Toi qui as pour nom « celui qui est » !
Tu m'as révélé, en Afrique, la vie du Nom.
Toi dont nous ne pouvons pas prononcer le Nom,
Tu nous as donné ton Fils, devenu l'un de nous.

Nous « avons le droit » de prononcer son nom
Sois remercié de m'avoir donné un nom !

Sois loué, car tu fais descendre ta miséricorde
sur chacun de ces frères et sœurs !
Si leur infidélité « gâte ton Nom »,
Pour l'honneur de ton Nom tu pardonnes
Et, comme une mère, tu les nourris et les fortifie.
Ils construisent alors une Afrique fraternelle,
En chantant et dansant la Beauté de ton Nom.

Le Christ, promotion de l'homme

Francis VICO *

Avec maintenant un nombre croissant de prêtres, de religieuses, de chrétiens, c'est l'un des essentiels de la Mission de l'Eglise : être situé parmi les pauvres ; vivre, agir et lutter avec eux ; c'est un service dont bénéficie toute l'Eglise. Les petits, les opprimés continuent dans leur chair l'humilité de Dieu, ils sont les « Gestes » de son amour. Cela, nous l'avons découvert et dit et redit ; toute la Bible le crie.

Pourquoi privilégier les travailleurs ? Parce qu'ils sont l'un des lieux où s'élaborent les projets pour l'Homme de demain ; le creuset, la matrice où s'origine sa vision du monde, où se consolide l'incroyance moderne. Et cela inter-

* Francis, décédé en mars 1990, a toujours travaillé dans le bâtiment.

roge au plus haut point notre mission d'apôtres : la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres.

La vie professionnelle nous a « délibéralisés ». Les contraintes, les horaires nous ont acheminés vers une certaine discipline du comportement. L'expérience du collectif et des responsabilités, la vie militante dans les organisations du mouvement ouvrier nous ont appris à dépasser les humeurs, les caprices, la fatigue. Elle nous a fait découvrir l'importance de l'écoute des autres, de la recherche collective.

Nous acceptons le contrôle, la critique des autres. Cela nous incite à avoir dans l'Eglise une attitude a priori plus constructive, un désir de promouvoir ce qui est possible et bénéfique. Nous devenons solidaires et responsables des mises en œuvre des autres.

Vivant en lien avec des militants, nous dépassons un certain ouvriérisme, une attitude de classe fermée. Nous devenons partie prenante des recherches qui se mènent dans la diversité des milieux sociaux :

« Une classe, une sphère qui ait un caractère universel par ses souffrances universelles... qui ne puisse s'émanciper des autres sphères sans les émanciper toutes... qui ne puisse se reconquérir que par le regain complet de l'homme » (Marx, Contribution à la critique, 1843).

Alors qu'il manifeste devant les portes de la prison de Limoges pour faire libérer les militants incarcérés, le jeune révolutionnaire ami de Cathie est abattu (1). Au long des années, elle va se recueillir sur sa tombe. Il ne faut pas que le souvenir s'efface. A chaque visite, elle dépose en secret un petit caillou blanc. Savait-elle que c'est un signe de victoire ? Le partage des luttes politiques et syndicales nous confirme dans une certitude : l'homme qui lutte croit qu'il est fait pour vaincre.

Cette intuition retentit sur l'essentiel de notre foi. Nous avons trop tendance à majorer la dimension sacrifice, sang, passion, mort. La victoire, la résur-

(1) G. E. Glancier, Le pain noir.

rection du Christ, de son peuple, la maîtrise du cosmos, de l'histoire, le caractère royal de notre baptême : la constance et l'optimisme du mouvement ouvrier nous y reconduisent sans cesse. Ils confirment nos cœurs croyants à proclamer :

« En vérité, Christ est ressuscité,
la foi est notre victoire sur le monde ! »

Le Christ sauveur

Rémi

C'est une joie immense de pouvoir me trouver parmi vous ce soir. Oui, car, pas plus tard qu'hier, j'étais encore dans une cellule à Fleury-Mérogis, où j'étais incarcéré depuis deux ans. Comprenez avec quel bonheur je retrouve beaucoup de ceux qui, j'en suis sûr, m'ont soutenu par leur prière. Je voudrais aujourd'hui témoigner, peut-être maladroitement, pardonnez-moi, du chemin que vous m'avez aidé à parcourir.

A la suite d'un délit, j'ai donc passé deux ans et demi en prison. Les premiers temps de mon incarcération se sont traduits par une sorte de désarroi : je souffrais de ne pouvoir apaiser les douleurs que j'avais pu infliger autour de moi. Vous savez, lancer des pardons du fond d'une cellule sans soupçonner qu'il puisse y avoir un écho, une réponse, je ne savais plus où donner de la tête. Comme tout ce que je croyais essentiel, lorsque j'étais dehors, m'était maintenant retiré, je me suis retrouvé face à un grand vide. Autant que mon corps, mon esprit était enfermé entre ces quatre murs. L'agitation de la vie à l'extérieur ne m'avait jamais permis de prendre le temps de m'arrêter, de regarder et d'écouter. J'étais dans une perpétuelle

inattention... Je crois qu'il ne m'aurait pas été permis, autrement que par cette sorte de retraite, de descendre au fond de moi-même et d'y trouver une lumière que je ne soupçonnais pas. J'ai réalisé que, plus que les choses matérielles, c'était l'Amour qui me manquait ; c'était l'Amour dont j'avais le plus besoin, dont nous avons tous le plus besoin.

Quelques mois après mon incarcération, j'ai eu le bonheur de rencontrer un détenu, avec qui j'ai eu l'occasion de parler longuement. Il a longtemps cherché à me convaincre de la nécessité de suivre Jésus. Pourtant, malgré ma soif de rencontrer l'Amour, je résistais car je sentais bien que l'on ne pouvait pas se donner qu'un tout petit peu à Dieu et que faire le premier pas, c'était déjà engager sa vie... Quasiment une année s'est écoulée ainsi, lui cherchant à effacer mes craintes et moi trouvant toujours une réponse pour me défilier...

Pourtant, un jour, à la suite d'une parole de mon ami, une parole pas plus extraordinaire que celles qu'il avait pu me dire auparavant, j'ai été convaincu de la présence et de l'immensité de notre Sauveur. Ni lui, ni moi ne nous souvenons de ces quelques mots... Mais je crois que ce n'est pas tant cette parole qui m'a permis d'ouvrir mon cœur, que la patience de mon ami à rester présent, présent par sa foi en notre Seigneur.

Je pense à la prière de Jésus pour ses disciples, telle que la rapporte St Jean au chapitre 17. Ce passage est l'un de ceux qui m'ont le plus touché dans mes premières recherches. Lorsque je le lisais, je sentais bien que ce n'était pas une simple lecture, comme celle que l'on fait d'un roman. Même si je ne comprenais pas sa véritable source je ne pouvais m'empêcher d'être touché au plus profond de moi-même.

Dans ce lieu un peu spécial qu'est la prison, la lecture de la Bible m'a permis de supporter mes peines et ma solitude afin d'essayer d'aider d'autres détenus qui avaient, pour leur part, plus de difficultés. Je ne sais si j'y suis parvenu en quelque mesure que ce soit, mais en ce temps et en ce lieu c'était ce vers quoi je devais tendre. En tout lieu, maintenant j'en suis sûr,

même dans celui où tout peut paraître isolement et seulement isolement, il y a toujours à se donner par la prière et par l'aide qu'on peut apporter aux autres.

Le Christ du dernier bercement

Philippe de FONTANGES *

Dernièrement, un ami médecin me demande d'accompagner le fils de clients amis.

Pascal a 27 ans. Homosexuel, il est en phase terminale du sida. Il avait quitté Paris, sa famille pour s'installer en province et ainsi vivre plus librement. Il appartenait à un groupe de « David et Jonathan ». Avec des amis homosexuels comme lui, il ne reniait en rien sa foi chrétienne et cherchait comment lui rester fidèle.

Peu après mon arrivée, ses parents alertés par l'aggravation subite de sa maladie, arrivent eux-mêmes de Paris. Pascal est dans une unité de soins intensifs, dans le coma.

Ses parents, refoulant leurs pleurs, se sont mis à lui parler avec une infinie tendresse, le caressant, l'embrassant. Plus rien ne comptait que d'accompagner cet enfant dans cette phase ultime de son existence terrestre. Ils se re-

* Philippe, après avoir été régional de la région PACA, fut embauché dans les services de santé.

layaient, faisant taire leur propre douleur. J'ai eu l'impression d'assister à une nouvelle naissance. C'est à la vie qu'ils l'engendraient définitivement. Comme si elle le berçait pour l'endormir, sa maman lui parlait avec douceur.

« Pascal, mon chéri, nous sommes là, ton papa et moi
N'aie pas peur. Tu t'en vas vers la lumière
Tu vas être définitivement heureux.
Laisse-toi aller.
Tu n'as rien à te reprocher.
Tu as beaucoup aimé.
Tu n'as cherché qu'à aimer.
Tu peux partir dans la Paix.
Nous sommes là près de toi.
Nous t'avons toujours aimé ».

Pascal a ouvert les yeux, cherchant leur visage à travers ce qui lui restait de regard.

Les parents m'ont demandé de lui parler. Que pouvais-je dire, après ce merveilleux témoignage d'espérance et d'amour ?

Depuis, j'ai beaucoup pensé à ces deux heures passées près du lit de Pascal. Il était entouré de ses amis, révoltés : « Pascal, ne te laisse pas mourir ! » criait l'un d'eux. La mère, en me raccompagnant, me dit : « Tous ces amis ont été formidables pour lui... Qu'ils le laissent dans la Paix ».

Véritable évocation de la Pieta, que cette femme tenant la main de ce fils, douloureuse, atteinte par la pire des épreuves, témoignant de son espérance auprès de ces jeunes, dont beaucoup rencontraient la mort pour la première fois.

Le Christ au creux de l'absence

Michel GENDRONNEAU *

**Aujourd'hui, la précarité épouse l'absence.
Elles vont bien ensemble :
à croire qu'elles sont faites l'une pour l'autre.**

**Précaire : être absent des circuits habituels
qui donneraient un petit air frais de sécurité ou de stabilité,
une oasis de repos dans ce désert de pierrailles.**

**Une vie de partout et de nulle part...
une vie d'errance...
une vie de nomade.**

« Mon père était un araméen errant ».

**Absents, les droits de justice les plus élémentaires.
Pauvres hommes et femmes,
qui vous êtes battus pour plus de justice
et de dignité humaine :
vous voilà avec nous revenus à la case départ.
Peut-être bien que la justice et la dignité humaine,
ça se fait et se refait à chaque génération.**

**Creux de l'absence dans notre vie d'homme ou de femme précaire,
qui dit bien le creux de l'absence dans notre foi.**

*** Michel fait partie de l'équipe Bâtiment et Travaux Publics. Depuis plusieurs années, il travaille comme intérimaire.**

Oh ! pas une absence vide ou déserte
qui donne le vertige
mais une absence du désir de l'autre.
Visages rencontrés des nombreux compagnons de route,
qui ont transformé nos vies
et qui ne font pas avec nous le geste eucharistique.

Absence et précarité dans ou avec la souffrance.
Expérience douloureuse du rude licenciement des disciples :
à suivre ce Jésus, ils ont fini comme tant d'autres par se faire renvoyer.

Même Dieu affiche absent ce jour-là.
Et le pauvre bougre de Jésus devra passer la journée seul
sur le bois de la croix,
à n'en pas finir de mourir. A croire que Dieu a oublié sur son agenda
le jour du salut.
Et pourtant, la cause était juste...
Rude mystère de la souffrance,
qui continue encore aujourd'hui.

Malgré la peur ou l'angoisse,
un trait de lumière a brisé le voile de la précarité et de l'absence.
La situation perdue ou désespérée devient vie.
Sarah se met à rire.
Le grain de blé, disparu en terre, devient vie.
L'homme des douleurs, dont l'absence était insupportable,
devient l'homme de la résurrection,
l'homme du possible...

Le Christ de la longue marche

J.P. F.

Comment dire qui est le Christ aux pays du Taoïsme et du bouddhisme ?

Quels seraient les traits du visage du Christ ?

Attendons un peu, patience, patience...

Laissons les peuples répondre eux-mêmes.

L'heure viendra, l'heure viendra de l'Esprit et de la Vérité.

Il faut croire simplement à la diversité

des chemins qui conduisent à Dieu,

chemins dans lesquels Jésus se reconnaît

car ce sont des chemins d'homme.

Comment en retrouver la trace ?

Nous aventurons quelques pas dans les siècles,

dans les siècles des siècles.

Que nous apprennent ces quelques pas ?

Sur le Christ assez peu de chose

mais les amis apprennent sur l'homme.

Ils apprennent que l'Amour n'est peut-être pas

dans la pleine reconnaissance de l'autre

mais dans la patience,

que la raison n'est pas le meilleur de l'homme,

que la recherche d'un bonheur, d'un plaisir même

y compris dans les situations d'oppression, n'est pas une démission.

La Gloire de Dieu n'est pas d'abord l'homme debout,

mais les hommes heureux.

Sur le chemin, le Christ reste compagnon,

il reste la Voie, la Vérité, la Vie.

Ces trois V qui représentent une unité et une trinité :

la Voie : Jésus, la Vérité : Dieu, la Vie : Esprit.

Trois V en espérance, trois !
Mais sur terre c'est quatre,
quatre pattes, quatre points cardinaux, quatre évangiles.
Je rajoute donc un V, le V du voile qui couvre et laisse dans l'ombre.

S'il y a le Christ lumière,
il y a aussi sans doute le Christ dans l'ombre,
Christ inconnu.

Il y a des parts entières de l'humanité
qui sont et resteront en dehors du Christ :
il y a peu de chances que le Tibet même, d'ici quelques siècles,
chante la Gloire de Dieu en Jésus-Christ sur le toit du monde.

Il faut non seulement accepter cela,
mais vivre pleinement avec,
vivre creusément avec.

Alors simplement, nous disons que Dieu aime tout homme,
que celui qui aime est dans l'Amitié de Dieu.

Alors contemplons les merveilles de l'Esprit.

L'Esprit est libre, il souffle où il veut
et pour nous montrer qu'on ne peut pas l'enfermer,
il se montre là, où des hommes ne désignent pas le Christ.

Il apparaît au pied du mur
et parfois fait une brèche dans la muraille,
dans la grande muraille des hommes. Mais dans la nuit,
dans la nuit des écrasements, le voile retombe...

Je continue à marcher avec une plaie ouverte,
le cœur quelque part écrasé,

à aventurer quelques pas prudents
et dans la longue marche peut-être viendra-t-il un inconnu,
dans l'ombre, un compagnon de route qui nous dit :

« De quoi discutiez-vous... »

Placide Rambaud, professeur de théologie*

(Lisieux-Limoges 1950-1953)

Gilles COUVREUR

Octobre 1950. Un jeune prêtre de 28 ans rejoint l' « Equipe des pères » au Séminaire de Lisieux. Placide RAMBAUD vient d'être nommé professeur de théologie, plus précisément, professeur de théologie patristique. A Lisieux, la communauté est formée de près de 150 jeunes. Des jeunes ? Il faudrait plutôt dire des hommes : à côté d'étudiants, ils arrivent nombreux d'Allemagne (STO ou camps de prisonniers...), certains ont déjà une profession, d'autres reviennent d'un stage en usine ou en campagne. Nombre d'entre eux se préparent à être prêtres-ouvriers ; tous sont habités par une ardente exigence : « Il y a un mur qui sépare l'Eglise de la masse ; ce mur, il faut l'abattre à tout prix ». On reconnaît là le mot célèbre du Cardinal SUHARD, fondateur de la Mission de France, qui venait de décéder au printemps précédent. Remous et contestations n'allaient pas tarder à se manifester après sa disparition.

* Ce texte doit paraître dans la revue de sociologie « GENESES » dont le responsable est H. Desroche... Placide, entré au C.N.R.S. en 1955, fut responsable d'un laboratoire de sociologie rurale à l'école pratique des Hautes Etudes. Il est décédé le 27 octobre 1990.

A dire vrai, la communauté où débarque P. Rambaud est un étrange creuset où bouillonnent initiatives et projets apostoliques, où se multiplient groupes de recherches et échanges sur la mission. A l'égard du nouvel arrivant, les premières réactions sont étonnées, voire soupçonneuses ! Que cherche-t-il au juste ce nouveau professeur à l'aspect réservé et studieux ? Pourquoi s'isole-t-il méticuleusement, tous les matins, en son bureau, portes closes ?

Mais, que savions-nous de lui ? Rien. Nous n'avions jamais entendu parler d'Albiez le Vieux, sa terre natale, ni de la vie rude à la montagne. Savions-nous qu'à l'école des siens, il avait été formé à la discipline exigeante du travail en montagne ? Imaginons-nous la direction dans laquelle allaient se déployer la rigueur scientifique et le labeur acharné qu'il s'apprêtait à accomplir avec nous ? Nous ne savions pas que cet homme — un formateur né — s'était déjà révélé étranger au système de formation en usage à Saint Sulpice. Mais, lui, par contre savait ce qu'il voulait nous proposer. Plus tard, il aura l'occasion de résumer en une ligne son propos : « A Lisieux, avec les séminaristes, nous avons essayé de comprendre comment les Pères affrontaient d'autres cultures et d'autres religions ».

A fréquenter avec lui Ignace d'Antioche, Clément de Rome, Justin, Irénée de Lyon, les Pères Alexandrins, pouvions-nous imaginer que nous étions en train d'acquérir des structures mentales qui nous accompagneraient pendant de grandes traversées... ? L'un, qui devint marin au long cours, puis longtemps dans les expéditions polaires en Terre-Adélie ; un autre qui ne bougea pas de son village en Limousin mais qui fit un « prodigieux voyage intérieur », ou encore celui qui planta sa tente en monde arabo-musulman mais qui se refusait d'y demeurer enfermé dans sa propre culture et clôturé dans sa religion native ; d'autres encore, en classe ouvrière, burinés par le travail manuel, les luttes quotidiennes, la rencontre vigoureuse de l'athéisme ; tous, en tout cas, embarqués dans un dialogue - ou un affrontement - avec les visages multiples de la modernité.

Après 40 ans, la relecture étonnée d'un cours de Patrologie rappelle les perspectives alors ouvertes, et quelques repères bien plantés. Ils ont nom : Esprit, Histoire, Rencontres, Ouvertures.

Une harmonie nouvelle, celle de l'Esprit.

« En 1947, grâce aux théologiens de Lyon, Ganne, Gélin, Richard, j'ai découvert le rôle irremplaçable de l'ESPRIT ». Le mot est lancé, qui scandera inlassablement un enseignement. L'histoire est traversée par un don continu, celui de l'Esprit. La libre initiative de l'Esprit nous fait co-naître à l'amour, nous fait re-co-naître Dieu, source de vie. Telle est la logique de l'amour de Dieu. Pas seulement. Le théologien formule de façon précise son intuition fondamentale : « La « politique » de l'Esprit : créer des hommes nouveaux, des hommes prenant conscience de la présence du Christ ressuscité, des hommes vivant en communautés de frères, avec un style de vie tranchant sur le milieu ambiant ».

Là, chez cet homme pudique, chez cet enseignant au verbe précis, pour parler de l'Esprit, les mots jaillissent de manière torrentueuse : « dynamisme logique », « il est le sculpteur caché qui fait tout orienter vers le Christ » ; « il apprivoise les hommes », « il leur apprend à lire les Ecritures ». Là, les mots deviennent musique : « Voici le musicien que je vous propose », « un chant nouveau », « une symphonie », mieux : « une polyphonie ». A ses yeux émerveillés, « le monde devient une immense liturgie de structure trinitaire pour chanter Dieu. Le Christ total est liturgie cosmique ».

Comment prendre le ton de cette harmonie nouvelle ? Comment entrer dans cette liturgie universelle ?

La réponse étonnera plus d'un. Elle se résume en un mot qui scandera tous les chapitres : **PAUVRETE**. Se situer en pauvres, en clients de Dieu. Etre pauvre comme Marie, devenir incessant exode, attente et recherche de Dieu. Nous arrivons au seuil du paradoxe : à la fois paradoxe du pauvre et paradoxe du chrétien ; des communautés de pauvres qui ne vivent que pour le Dieu paradoxal. Bien avant Metz, est signalée la situation unique des pauvres : pauvres, esclaves, déshérités font l'histoire ; l'histoire vraie est faite par ceux qui échouent humainement.

Une route de misérabilisme ou d'échec masochiste ? Sûrement pas. Parce que l'histoire a un nom : gratuité ; pour devenir les compagnons de l'Esprit dans la marche de l'histoire, il faut devenir des contemplatifs et d'abord être des pauvres. Tel est le jeu de la gratuité : l'Esprit souffle quand et où il veut... Son rôle premier : créer et recréer

des pauvres, car ce sont eux seuls qui font l'histoire qui sauve. L'Esprit ne s'adresse pas à des gens d'abord intelligents, mais il les rend intelligents. Ainsi se fabriquent de nouveaux sages.

Des hommes du second siècle, l'Esprit fait des hommes nouveaux, des pauvres. Il en fait une louange vivante à Dieu, une offrande au Père. Avec calme, il les conduit à l'Eucharistie, qui est sacrement de la création à achever, qui est également mise en commun des biens, partage avec les pauvres.

Perspectives mystiques, plongée dans le mystère, certes. Non pas évasion : le fils de paysan ne pourrait s'y résoudre ; Ecoutons : « L'Esprit mène une politique de la terre, une politique de l'histoire. Pour se réaliser, l'homme ne doit pas s'évader de la terre. Totalemment de la terre et participant à son achèvement en Jésus. L'Esprit crée un type d'hommes nouveaux : frères en Christ ».

Histoire des hommes et histoire de Dieu.

On l'a remarqué ; s'est inscrit dans le texte un autre mot-clef : **HISTOIRE**. Mais pas n'importe quelle conception de l'histoire. Ici, le compagnon de route est devenu Irénée de Lyon : aux yeux de Placide, le seul théologien de l'histoire. Dans le voyage d'Orient en Occident qui est celui du christianisme primitif, Irénée occupe une place particulière : venu d'Orient, écrivant en grec, il a connu Polycarpe. « C'est un pasteur d'âmes, pas un théologien en chambre. Peut-être le plus grand théologien de tous les temps ». L'historien sort de sa coutumière réserve et nous presse, il nous invite : « Communier à la foi ecclésiale d'Irénée, refaire son expérience religieuse : elle est aux dimensions de l'univers, dans le temps et dans l'espace ; c'est une foi en l'histoire du monde que Dieu construit. L'homme nouveau, croyant transformé par l'Esprit de Dieu, ne regarde pas l'histoire de l'extérieur, en spectateur. Irénée vit l'histoire comme la rencontre de l'unique amour qui a nom : Christ. Son expérience religieuse est une amitié aux dimensions de la création. Dans la mesure où il est possédé par l'Esprit, il comprend sens et signification de l'histoire ».

Face aux intellectuels gnostiques qui établissent une césure entre monde et Dieu, entre matière et Esprit, l'évêque de Lyon témoigne d'une histoire unique, à la fois histoire du monde, histoire des hommes et histoire de Dieu. Par sa vie, il « raconte » l'his-

toire de Dieu construisant l'histoire du monde : « Voilà, ajoute notre théologien, un aspect majeur du sacerdoce ».

Par ses deux mains, l'Esprit et le Verbe, Dieu façonne l'humanité : il prépare peu à peu l'humanité-enfant à l'âge adulte ; il la conduit au règne de la liberté. Toute l'histoire entière est lue comme une genèse du Christ, homme nouveau. Grande fresque historique, où le paysan n'oublie jamais ses origines ; les pieds restent bien plantés : « Laboure, si tu es laboureur, mais connais Dieu en labourant ; navigue, toi qui as le goût de la navigation, mais invoque le pilote céleste ».

Là, au quotidien, le croyant se présente comme un être unifié : personnalisé par le Christ ; un être unifié avec les autres : avec eux il vit pleinement sa vie d'homme, pour lui la vie est une réussite.

L'Avent des peuples.

Le lecteur n'a pu se méprendre : il s'agit bien de toute l'histoire. C'est l'histoire en tous ses éclats qui intéresse le patrologue. Avec lui, nous sommes conviés à envisager l'histoire, sans exclusion, dans toutes ses structures. Il n'y a pas d'histoire « profane » : ce théologien rejette l'expression. Dans leur extrême complexité, les structures politiques, économiques, sociales, culturelles, cultuelles, philosophiques, intellectuelles, etc. constituent la première parole de Dieu : c'est la création. Là se contemple le mystère de l'avent des peuples. Souvent à un niveau implicite, là se jouent de multiples rencontres.

Tout l'enseignement, sous la rubrique générique de « Politique de l'Esprit », est ainsi structuré en « Mystère de l'avent des peuples », puis en « Géographie de la conscience chrétienne » ou en « Géographie des communautés chrétiennes » ... Fresque immense qui englobe les lieux où les hommes se rencontrent, les lieux où croyants en Jésus-Christ et croyants d'autres religions, hommes de diverses cultures ou nationalités, se brassent et tissent des liens ; les lieux où s'entremêlent joies et espoirs, ambiguïtés et luttes.

En ces lieux toujours nouveaux, la **RENCONTRE** prend nom : **MISSION**. Sans risque de cléricisme, car l'histoire au souffle de l'Esprit a une caractéristique : liberté.

Les démarches de mission permettent à la présence universelle du Christ ressuscité d'arriver à la conscience humaine. Consciemment et librement, l'humanité peut devenir « fils du Père ». Ici, la mission n'est plus devoir, mais exigence d'être. Clément d'Alexandrie est le guide proposé : chez ses disciples, il n'engendre pas la vérité ; il les aide à mûrir, à accoucher la vérité qu'ils portent en eux. Tel a été Clément, prêtre : « Il a la fécondité du cœur de Dieu qui — par lui et avec lui — fait le monde se changer en Eglise ».

Au delà - Au dehors des fermetures.

Tout se vit au pas de l'histoire et dans une géographie très précise : éclore dans le monde juif, l'aventure chrétienne reste — au deuxième siècle — limitée à l'hellénisme, clôturée dans les cadres gréco-romains. Placide est très attentif aux géographies, aux sociologies, celles des communautés chrétiennes, celles des consciences chrétiennes et à leurs concrétisations théologiques. Avec intérêt pour l'**OUVERTURE** qu'il connote, et le dynamisme dont il est porteur, il signale que le mot « catholique » voit le jour chez Ignace d'Antioche.

On comprend aisément la vigueur avec laquelle va être fustigée la conception de la tradition catholique que promeut Tertullien : chez lui, l'histoire de la vérité-doctrine prend le pas sur l'histoire de la vérité-personna. Là s'origine la grave déformation occidentale qui glisse aisément du mystère à la *regula fidei*, qui condense l'histoire en formules chosifiées. Tertullien n'arrive-t-il pas à écrire : « Nous, nous n'avons pas besoin de curiosité après le Christ-Jésus, ni de recherche après l'Évangile. Quand nous croyons, nous ne devons rien croire au delà ». Fermetures et clôtures de cet auteur sont vivement épinglées : elles peuvent générer tous les dogmatismes.

En anti-type, est proposée la conception encore courante chez les Victorins (XII^e siècle) : « L'Écriture — bible, pères, conciles, histoire de l'Eglise — est un livre unique ; et, ce livre unique, c'est le Christ. La tradition, c'est Jésus ressuscité qui grandit à travers les temps ; vécu communautairement il devient Eglise ». (Hugues de St Victor).

Vigoureuse prise de position. Elle arrache Christ aux fermetures doctrinales : la tradition n'est pas doctrine à défendre ; l'Eglise n'est pas forteresse à protéger. Là sont décrits à la racine les pièges des religions nationalistes : elles emprisonnent Dieu dans

leurs propres coutumes, elles le limitent aux frontières de leurs races. Elles tuent ainsi le dynamisme originel des disciples du Christ. En devenant communauté de frères, ils opèrent une rupture du lien national ; recréés par l'Esprit, ces pauvres sont en un sens, a-nationaux ; ils sont établis au-delà — au dedans et au dehors — de toute catégorie nationale et ethnique.

Pour que la catholicité ne se dégrade pas en uniformité, face aux obstacles rencontrés, toujours sous l'impulsion de l'Esprit, les communautés chrétiennes sont conduites à de toujours nouvelles prises de conscience du mystère. L'enjeu historique est de vivre en permanence le Christ, en se dégageant du contingent pour que celui-ci ne voile pas le mystère chrétien en son cœur. Notons la phrase et sa date : 1950, presque 30 années avant l'efflorescence des théologies de l'inculturation.

Le Concile prématuré.

1953-1954, les sombres vieillesses du pontificat de Pie XII voient se déclencher une cascade d'interdits et de condamnations. Les prêtres-ouvriers, les théologiens dominicains, la fermeture du Séminaire de la Mission de France, etc. Avec d'autres collègues, P. Rambaud est interdit d'enseignement. Première jalousie du vieillard incompetent qu'était le Cardinal Pizzardo ? Méfiance à l'égard du contenu d'un enseignement ? « Parce que celui-ci était trop historique » comme l'écrira plus tard Placide ? Parce que cette théologie venait trop tôt, 15 ans avant le Concile Vatican II ? Toujours est-il que Placide Rambaud a eu les reins brisés et qu'il n'a pas été à même d'exercer ses capacités de théologien. Quarante années d'amitié signent à l'évidence que, pour lui, la page théologique n'était pas tournée mais mise sous le boisseau. Un théologien, qui aurait eu la taille d'un Chenu, n'a pas pu déployer ses ailes.

Mais qu'est-ce au juste la **THEOLOGIE** à l'école d'Irénée et de Clément ? Le théologien est non pas celui qui discute sur Dieu, mais celui qui découvre, dans l'histoire, l'agape de Dieu et ses pourquoi. Ainsi notre foi peut-elle devenir de plus en plus intelligente : elle est recherche, car il est impossible de trouver sans chercher et l'on ne cherchera que si l'on croit d'abord ne pas savoir. Elle relit les écritures. Elle comprend en mettant en relation entre eux les événements historiques. Elle devient immense aux dimensions de l'espace et du temps.

PLACIDE — une si longue amitié...

Jacques SOMMET

Nous nous sommes connus par la rencontre de Manu Deschamps. C'était vers 1952-53, à partir de Paris...

Alors naquit une équipe Mission de France et associée — quatre M.D.F., puis G. Martelet, et moi — : Equipe de réflexion théologique à partir de la Mission de France ayant orientation de recherche scientifique — Quelques-uns sont morts depuis. D'autres travaillent, ici et là, au Royaume.

De 1953 à 1990, cette équipe a tenu. Nous n'avons pas cessé de trouver joie et force à confronter nos expériences ; et à vivre d'amitié. Je veux ici dire et redire la lumière que fut pour moi, que demeure le don que j'ai reçu de Placide.

Don de sa fidélité d'abord. Mon travail me rendait souvent proche de lui : même souci, la relation de notre monde et de l'Évangile, dans la pensée devenant « pratique », à travers nos solidarités de Mission de France et de Jésuites. Mais surtout nous avons été « toi et moi ».

Toi, lui, par sa fidélité dans l'attention à mes aventures et mésaventures, à notre aventure de présence aux hommes. De son côté, son attention a été tissée d'une infinie, inusable patience à questionner, à entendre, à relancer le débat. Non qu'il jouât un effacement artificiel. Il n'a jamais rien caché, quoique toujours discret de sa recherche, de ses épreuves, de sa distance prise d'avec tant d'entreprises de ses proches, mais sans jamais les lâcher. Il lui suffisait que ces compagnons soient aussi chercheurs, chercheurs de Dieu dans la recherche des hommes, chacun et tous par groupes, nations, auxquelles le portait son origine et l'approfondissement de cette identité.

Je l'ai connu après qu'il ait fait les grands choix de sa vie : l'agriculture, ici et ailleurs, le compagnonnage théologique, la recherche scientifique et la formation passionnées des jeunes hommes de ce temps...

Il n'a jamais considéré les hommes sans le terrain de leur origine laborieuse et sans lancer à partir de là des questions concrètes pour l'avenir. Dans son efficacité à partir des régions que son travail a traversées : rien ne fut négligé de la recherche technique, ni de l'ouverture aux soucis des hommes, de leur dignité, de leur liberté à vivre en tel lieu — à Albiez — ou ailleurs, Pologne, Roumanie, Israël puis Afrique noire — et toujours à travers l'agriculture. Ceci se développait par la sociologie, la théologie, et au-delà des espaces, l'« Histoire » en train de se faire à travers le défi des luttes et des progrès : « aller le plus loin possible pour comprendre l'Histoire en train de se faire » et ceci par toutes les disciplines, en sociologie rurale, aux Hautes Etudes, avec le C.N.R.S.

Il s'est exprimé merveilleusement sur les buts humains de ce travail — je vis encore de l'expression de sa pédagogie — dans des phrases où les hommes sont illuminés de la présence engagée et libératrice de sa foi.

Il a écrit : « Comment faire... pour que les jeunes chercheurs dont j'ai la responsabilité, restent eux-mêmes, deviennent rationnellement solidaires des peuples dont ils sont issus et au service desquels ils disent vouloir travailler ? Problème considérable et conflit permanent qui fait ma vie quotidienne » ...

Puis apparaissait, toujours là, mais discret, le « mystère de sa foi à l'œuvre ».

« Le témoignage du Christ ressuscité reste ma préoccupation ; il me paraît rassembleur et non uniformisateur. Pour le milieu de travail, je suis un peu l'inclassable ; et il y a le sérieux de l'engagement avec les étudiants. Des attitudes sont posées, qui sont un peu des symboles : qui cachent un peu l'Eglise mais enlèvent quelques obstacles à la communication. Enlever des obstacles, comme Jean-Baptiste, ouvrir des chemins ; l'Eglise n'est pas que cela, mais aussi cela. L'Eucharistie est une pièce maîtresse de l'Eglise ; mais un symbole très sybillin, car il suppose qu'on entre dans la symbolique. C'est la mémoire d'un commencement qui est définitif. Ma forme de prière c'est le Notre Père ; pour ceux avec qui je travaille mais aussi en leur nom ; pour que l'Esprit soit donné envers et contre tout, et faire ce qu'il faut pour qu'il soit reçu » ...

Ainsi, parti de l'amitié singulière qui m'a lié à cet homme, ne puis-je faire mieux que d'évoquer l'unité, en lui, du terrain le plus large et de l'intimité avec cet Autre dont il ne pouvait taire la priorité créatrice, dans un « presque silence ». Cela ne le conduisait pas à un rôle « institutionnel » dans cette famille de la Mission, mais il y était présent, judicieux, réservé, attaché à la foi...

Souvent nous en avons discuté, de connivence par nos soucis de la Mission, lui dans le fil du P. Augros et moi de la Compagnie du P. Arrupe. Nous avons ainsi appris l'un de l'autre cette présence à l'Histoire qui est plus encore fidélité à l'inspiration qu'à l'institution pour servir celle-là, corps dont on ne peut faire l'économie.

Une image me vient : Placide, pour moi, a été il demeure comme les sources de ses montagnes. Si discrètes à leur naissance et si présentes par leurs effets... Les grands fleuves portent les aventures des hommes. Même si ces hommes oublient ces lieux secrets où naît leur histoire. Placide fut pour moi le témoin de cette mémoire toujours discrète, toujours efficace et qui suivait son effet par l'étude et la rencontre des sociétés. Il a été le paysan qui protège sa source, en vit et transforme son eau par la science en construisant les barrages, en transformant leur énergie en puissance créatrice de vie culturelle et sociale, dans la référence jamais oubliée à l'Unique et constant commencement.

Merci, Placide ! A Dieu, Placide !

La Mission... ou passer sur "l'autre rive"...

Bénédicte du CHAFFAUT
(équipe de GRENOBLE)

Notre foi, notre foi chrétienne est d'emblée et intérieurement complètement missionnaire : Dieu, Père de tous les hommes, ne cessant de vouloir se communiquer à eux par amour, Dieu, nous annonçant par son Fils Jésus, qu'il est présent dans ce monde, ici et maintenant, notamment à travers les plus pauvres et les plus étrangers ; Dieu nous appelant à construire le Royaume où déjà l'Esprit nous précède...

Comment dire autrement le chemin de la mission que comme celui qui nous porte à la rencontre de ce Dieu qui vient vers nous, au creux de l'humanité, et qui nous appelle sans cesse à passer sur « l'autre rive »... ?

Comment le dire autrement que dans le triple mouvement d'une réponse à un appel de vie, d'un élan pour rejoindre l'histoire de l'autre et d'une écoute vigilante de l'Esprit à l'œuvre dans le monde ? C'est ainsi qu'il faudra entendre l'histoire qui va suivre, et qui n'est qu'une petite histoire parmi d'autres.

LA MISSION OU REPOUDRE A UN APPEL DE LA VIE.

La mission, pour moi, c'est tout d'abord « être pris dans un mouvement », dans un appel de la vie et se donner la chance d'y répondre. Dans ce mouvement, il y a trois aspects importants :

- l'appel à déplacer la tente
- la chance d'un exode
- la chance de se laisser déplacer soi-même.

L'appel à déplacer la tente.

C'était en 1985, nous étions à Grenoble depuis cinq ans avec nos trois enfants : Simon, géologue alpin, surveillait tous les matins ses montagnes depuis son institut Dolomiéu, du haut de la colline de la bastille ; j'étais engagée, quant à moi, dans l'animation de Relais 14 et, depuis peu, dans l'équipe de la M.D.F. de Grenoble.

Simon, donc, rentre un jour à la maison en me demandant ce que je penserais d'un départ de quelques années en Tunisie... Choc brutal, au départ... Tout couper, tout rompre pour se lancer dans un monde complètement inconnu !

Le projet mûrit en chacun de nous et les enfants ne sont pas les derniers à dire leur mot... Pour moi, je retiens l'importance, pour ce discernement, de neuf jours de retraite spirituelle et l'accompagnement fort de l'équipe de la M.D.F. dans ce cheminement.

En septembre 1986, nous partons pour trois ans, où Simon sait qu'il aura à former des ingénieurs géologues tunisiens.

La chance d'un Exode.

Cette expérience fut forte, humainement et spirituellement... Lorsqu'on aborde un jour, de front, un pays, une culture, une religion et une langue autres, radicalement autres... lorsque, de façon existentielle, on se trouve privé tout à coup de toutes ses références habituelles... lorsqu'on vit dans ses tripes l'expérience d'être devenu minoritaire et étranger, on vit quelque chose qui a « à voir » avec un exode.

Minoritaire et étranger par la religion, c'est peut-être l'aspect qui est le plus fort... Je me souviendrai toujours du premier jour à Sfax : la chaleur ékra-

sante de septembre cédaït enfin à une certaine tiédeur ; c'était le couchant du soleil et, pour la première fois, l'appel à la prière du Maghreb a surgi dans le ciel ; notre maison était encore complètement vide, et la prière du muezzin y résonnaït d'autant plus. Nous savions que cet appel n'allait plus nous quitter, de longs mois durant ; en quelques minutes, il disaït la force du monde dans lequel nous venions d'entrer et notre étrangeté en face de lui.

Minoritaire et étranger par la langue : dans notre quartier, il y avait très peu d'étrangers... tout le monde parlaït l'arabe et donc tout nous échappaït de leurs conversations et aussi de leurs rires ; sentiment de solitude très grand, impression qu'on ne compte pas, qu'on est mis hors circuit... Alors, nous nous sommes mis à la langue arabe, et la compréhension venant, nous avons saisi des mots, puis des bribes de phrases. Un énorme effort de concentration, d'écoute pour, un jour, se retrouver branché sur la communication et accéder, enfin, au sens.

Minoritaire et étranger par la culture : je parleraï surtout ici de l'amitié avec les femmes tunisiennes, qui sont devenues des amies... Apprentissage d'une proximité physique, qui s'exprime autant par la parole que par le corps... on rit ensemble, on se prend par la main, par l'épaule. La pratique du hammam donne d'ailleurs une image extraordinairement collective et conviviale de cette complicité profonde entre femmes. Chaleur aussi des voisinages... ta maison est comme la mienne, mais ma maison est aussi comme la tienne... C'est dire qu'on peut, chez vous, passer à n'importe quelle heure du jour ou du soir ! Il y a, bien sûr des jours où l'on aimerait refermer la coquille mais, lorsqu'on réalise de quoi les hôtes sont capables pour vous accueillir, dans la disponibilité en temps et la qualité de l'accueil, on se questionne sur ses propres limites.

La chance de se laisser déplacer.

Par ce chemin, je crois que j'ai mieux senti dans ma chair, mes propres conditionnements, mes limites, mais aussi tout ce qui était encore inconnu en moi et s'ouvrait comme de nouveaux possibles. J'ai découvert un autre, en profondeur et, en lui, ce qui ne vous rejoint pas forcément ; j'ai aussi perçu ce qui, en moi, pouvait bouger à sa rencontre... C'est toute la souffrance, et le sel, et la joie recueillies dans ces années d'expérience tunisienne. Temps béni de Pentecôte qui pousse au dehors !

Je vous laisse imaginer la force de ce qu'a représenté, pour moi, la relecture, en communauté chrétienne, à Sfax, des grands textes des Actes des Apôtres disant l'ouverture à la Gentilité, notamment celui de Corneille !

Mais la réponse à un appel de vie, qui essaie de se vivre sous le signe de la mission, enjoint, pour moi, d'aller plus loin encore : déplacer sa tente, accepter le temps d'un exode et le temps d'un déplacement personnel, tout cela, certes, fait bien pour moi partie d'un chemin de mission, mais il enjoint, aussi et surtout, de « rejoindre l'histoire d'un autre ».

LA MISSION OU REJOINDRE L'HISTOIRE DE L'AUTRE.

Pour moi, rejoindre l'histoire de l'autre peut se dire comme le triple mouvement d'une histoire de mise en réciprocité :

- accepter de se dé-router pour rejoindre quelqu'un ;
- redonner la mémoire pour permettre une libération ;
- se laisser transformer.

Rejoindre l'histoire de l'autre ou l'acceptation d'une « dé-route »

Rejoindre l'histoire de l'autre, c'est accepter de se laisser entraîner, avec sa propre histoire, dans l'histoire particulière de quelqu'un d'autre ; c'est, par là même, accepter de se laisser dérouter de ses propres projets...

En arrivant en Tunisie, j'avais décidé de travailler en contact avec des Tunisiens : j'aurais pu travailler au service des visas, au Consulat de France ou bien à la bibliothèque du Centre Culturel Français, qui accueillait beaucoup les étudiants tunisiens. Mais, par les contacts de la communauté chrétienne, on me proposa bientôt une insertion professionnelle tout autre : une association tunisienne pour enfants psychotiques venait tout juste de démarrer, à l'initiative d'un jeune psychiatre tunisien...

Le milieu des handicapés m'était assez étranger, celui des enfants psychiques encore plus... Ma première réaction fut la peur, mais j'eus vite le pressentiment qu'un chemin m'était ainsi simplement offert, qui m'emmènerait loin, beaucoup plus loin que tout ce que je pouvais bien espérer.

Je rentrais, donc, dans une équipe de jeunes éducatrices tunisiennes, où j'étais étrangère et sans autre expérience, au départ, que celle d'avoir été mère de famille de trois enfants. Je me retrouvais avec la charge d'un seul et unique enfant, Béchir, âgé de neuf ans, que j'allais accompagner pendant trois ans durant... Trois ans qui restent pour moi comme l'aventure menée avec Béchir pour lui redonner une mémoire, lui permettre de libérer sa personnalité.

Redonner la mémoire pour permettre une libération.

Béchir était un enfant sans mémoire, un enfant dont un passé familial très douloureux avait laissé la personnalité non construite, émietlée et sans limites ; se refusant aux autres et se refusant à lui-même, dans le même mouvement, il ne parlait pas, et refusait de communiquer par ses yeux et par son corps tout entier.

Nous avons fait route ensemble, tentant de lui offrir ma tendresse, celle de mes mains, de mes yeux, de ma voix, pour l'aider à faire le chemin qui le conduirait à lui-même, à sa mémoire, à son histoire, à un chemin de liberté ; lui m'offrant ces quelques moments éphémères de transfiguration où il me confiait les contours de sa personnalité qu'il cachait comme un secret vulnérable ; comme une image désormais incarnée, pour moi, de Serviteur souffrant et de passion... Question inlassable du sens devant cette image de souffrance à figure d'enfant.

Un chemin de conversion.

Cette route fut parsemée de beaucoup de temps douloureux, de retours en arrière, de corps à corps difficiles et angoissants... Je me suis laissée dérouter sur mes propres frontières, rendue à mes fragilités... Qui peut accueillir l'autre en profondeur, sans se laisser atteindre dans le cœur de sa chair ?

Dans ce qui fut, pour moi, comme une sorte de chemin de Jacob, j'ai accepté de boîter un plus qu'avant, peut-être aussi de pousser un peu en humanité. J'ai

mieux compris aussi la dimension de remise confiante à Dieu de l'islam et la dimension forte de la prière au cœur de la vie... Prière... remise confiante au Dieu Père, force du silence au-delà de la parole, relativisant la pauvre efficacité à laquelle nous nous raccrochons parfois trop.

Cette expérience humaine et spirituelle est de celles qui engagent un travail décapant pour la foi. Elle fut, pour moi, le chemin d'une ouverture de plus en plus attentive à l'œuvre de l'Esprit dans le monde et à la plénitude du mystère trinitaire. La mission est, pour moi, au cœur de cette réalité vivante de la foi.

LA MISSION OU ETRE ATTENTIF A L'ESPRIT QUI OEUVRE DANS LE MONDE.

C'est là encore dans un triple mouvement que l'on pourrait tenter d'exprimer cette réalité comme :

- Parole inachevée de Dieu ;
- Découverte du Christ aventuré ;
- Royaume ou l'Esprit nous précède.

Parole inachevée de Dieu.

Dans un contexte musulman, vous imaginez combien le travail de la foi peut être radical.

Ce qui m'a profondément marquée, je crois, c'est la consistance du message de l'islam et sa force comme véritable chemin humain et spirituel. Recevoir cette consistance sans détour, recevoir aussi en face la question de sa postériorité par rapport au christianisme, tout cela m'a engagée dans une démarche radicale : tenter de donner toute sa place à l'islam pour le comprendre et laisser se creuser en moi les questions que cela adresse à ma propre foi.

Sens du mystère et de la grandeur de Dieu ravivé par l'islam, en contrepoint de l'extraordinaire tendresse du Dieu Père qui appelle ses enfants par leur

nom. Parole inachevée de Dieu, qui ne cesse de se faire connaître dans ses différentes facettes, au cœur des différentes traditions spirituelles, dans la dynamique de sa révélation.

A la découverte du « Christ Aventuré ».

J'ai mieux mesuré aussi l'extraordinaire scandale de ce Dieu chrétien qui se révèle dans la Croix, complètement inacceptable pour les amis musulmans : Dieu se manifestant, à travers Jésus, comme complément voué à l'homme, pour lui montrer la route d'une pleine humanité.

Jamais il ne m'est apparu aussi fort combien le Christ — bien que médiation centrale — n'était là que pour se retirer, en indiquant et Dieu et l'homme. J'ai beaucoup médité sur cette parole du Christ : « Il faut que je m'en aille »... Cette parole, quand elle est méditée en terre d'Islam, par des chrétiens, épure quelque chose de profond, au cœur d'une foi parfois trop Christo-centrée.

Si Dieu n'a pas d'autre mission que l'humanité, cela signifie que ce sont bien tous les hommes qui sont associés au mystère pascal ; et le destin du Christ est celui de tout homme et pas seulement du baptisé. Le monde musulman est, lui aussi, à sa façon inscrit au cœur du mystère pascal.

Ce mystérieux chemin renvoie à la figure radicale d'un « Christ aventuré », à une authentique adoration « en Esprit et en Vérité »...

Le Royaume où l'Esprit nous précède.

La petite Eglise chrétienne tunisienne sait depuis longtemps qu'elle n'est plus maîtresse de ses frontières... Présente pour être, à sa façon, au cœur de ce monde musulman, mêlée à la trame de son histoire, là où les hommes s'unissent, quelle que soit leur religion, pour restaurer dignité, justice et fraternité... Combat quotidien, mené pour le respect des handicapés, des mères célibataires, des enfants, des étrangers...

J'ai toujours été frappée de la façon dont on s'empare de la Bible, en Tunisie, en permanente et forte référence à l'Esprit... Cette tentative de relecture, pour au-

jourd'hui, de l'histoire du monde tunisien comme celle d'une « histoire sainte »... Ce déchiffrement, sans relâche, des signes des temps qui y marquent l'avancée du Royaume... Tout cela ouvre à une confession renouvelée à un Dieu trinitaire.

Ne sommes-nous pas sans cesse attendus sur « l'autre rive », celle où il est parfois difficile d'arriver, celle où nous sommes toujours l'étranger ?

CONCLUSION :

J'ai essayé de dire combien cette aventure tunisienne fut, pour moi, révélatrice d'un chemin de mission... Si un mot devait tenter d'exprimer au mieux ce chemin, ce serait bien celui de « passer sur l'autre rive »...

« Passer sur l'autre rive », ce fut, pour nous, au sens propre, traverser une mer, changer de pays, aborder une autre culture, une autre langue, une autre religion, ce fut surtout, pour moi, cette fracture intérieure, humaine et spirituelle.

En Tunisie, une des méditations de fond a porté sur le rôle de ceux qui, un jour, larguent les amarres, déplacent la tente et changent de rive : beaucoup ont fait cela... et Priscille et Aquilas, dans les Actes des Apôtres ne furent pas des moindres... Rome, Corinthe, Ephèse et Rome à nouveau. Pleine dimension d'engagement laïc dans le monde, vécue à travers la vie familiale et professionnelle, engagée en monde païen ; collaborateurs de Paul, animateurs d'Eglises locales, artisans de communion entre les pays et les Eglises où ils avaient planté leur tente...

Avec Simon, nous nous sentons maintenant fortement liés au monde arabe. Le chemin que nous avons fait avec des Tunisiens dans un esprit de réciprocité et de respect, les dialogues qui ont été menés dans la confiance, nous voulions les continuer ici...

Après avoir repassé la mer, c'est cette fidélité au monde arabe qui continue de nous conduire ; c'est, pour moi, tout un travail d'animation auprès des femmes, dans le quartier Teisseire d'une part et un travail plus théologique d'ouverture à l'islam, à l'institut Catholique de Lyon, d'autre part. Le chemin continue, pour être ouvrier de cette communion difficile dont tout nous dit, aujourd'hui, qu'elle requerrera, dans l'avenir, le meilleur de nos énergies et de notre lutte pour la paix et la justice.

Sortir de Jérusalem

Pierre DEROUET

La conversion du centurion Corneille.

Dans l'article précédent, Bénédicte du Chaffaut, en parlant de son déplacement, fait référence « aux Actes des Apôtres s'ouvrant à la Gentilité, notamment, celui de Corneille ». Pierre Derouet, qui apporte sa compétence en exégèse à l'Atelier Bâtiment et Travaux Publics, nous permet de publier sa réflexion sur cette « sortie de Jérusalem ». (Ac. 10 et 11, 1-8).

Une paix qui dissimule un vide.

A Jérusalem, en l'an 30 environ de notre ère, naissait, au sein du Judaïsme, la première communauté chrétienne, dans la foi au Christ ressuscité et à l'action de son Esprit. Assidue à l'enseignement des Apôtres, à la fraction du pain et aux prières, elle était unie dans la communion fraternelle, manifestée concrètement par la mise en commun des biens. Une recherche insofitte, au sein d'une société où la masse du peuple était pauvre, pour réduire les inégalités, si bien que « nul parmi eux n'était indigent ». La communauté se développait au milieu du peuple, qui l'accueillait avec ferveur, impressionné par sa vitalité et la qualité de son témoignage (AC 2, 42-47 ; 4, 32-37).

Elle eut pourtant très tôt à surmonter deux périls, qui auraient pu lui être fatals.

Le premier, de caractère interne, tenait à des raisons ethniques. Il y avait, dans cette communauté judéo-chrétienne, deux groupes différents par l'origine,

la langue, la culture, la mentalité. Les uns, d'origine palestinienne, avaient l'araméen comme langue maternelle. Ils vivaient leur foi au Christ au cœur de leur propre culture et restaient fidèles aux traditions juives. Le livre des Actes les désigne sous le nom d' « Hébreux ». Les autres venaient de la « Diaspora », c'est-à-dire de ce monde juif qui, par suite de bouleversements historiques, se trouvait dispersé à travers l'Empire romain tout entier. Le livre des Actes les appelle « Hellénistes ». Avec le grec comme langue maternelle, ils s'étaient familiarisés avec la culture hellénique. Ils vivaient leur foi au Christ dans une mentalité d'ouverture et de liberté, affranchis de la tutelle juive. Ces deux groupes affirmèrent progressivement leur personnalité et finirent par entrer en conflit. Déjà, le choc des cultures ! La répartition des ressources destinées aux plus démunis — en l'occurrence les veuves — fut le déclic qui provoqua de vives querelles, les Hellénistes prétendant que leurs veuves étaient désavantagées (Ac 6,1). Les Douze eurent alors la sagesse de reconnaître le groupe des Hellénistes dans son identité. Ils les dotèrent d'une organisation particulière et de ministres choisis parmi eux : les « Sept ». Non seulement la fracture fut évitée ; mais, enrichie de sa diversité, la communauté se développait : « La parole de Dieu croissait et le nombre des disciples augmentait considérablement à Jérusalem » (Ac. 6, 1-7).

Le second péril devait venir de l'extérieur. L'influence grandissante des disciples du Crucifié et la croissance de leur communauté inquiétaient les autorités religieuses de Jérusalem, qui déclenchèrent contre eux une violente persécution. Seuls, alors, les Apôtres restèrent dans la ville. Les disciples — sans doute surtout les Hellénistes — se dispersèrent dans les contrées de Judée et de la Samarie. « Ils allèrent de lieu en lieu, annonçant la Bonne Nouvelle de la Parole » (Ac 8,1 b - 4).

Ainsi les périls, qui auraient pu être fatals à la communauté naissante, tournèrent à son avantage et favorisèrent sa croissance. A tel point que l'auteur des Actes écrit : « L'Eglise, sur toute l'étendue de la Judée, de la Galilée et de la Samarie, vivait donc en paix... et, grâce à l'appui du Saint-Esprit, elle s'accroissait ». (Ac 9, 31-32). C'est le moment choisi par Pierre (qui n'avait pas de « papamobile » !) pour partir en tournée et visiter les « saints », nom que l'on donnait aux membres des premières communautés.

Tout, pourrait-on dire, « baignait dans l'huile » !

Et pourtant, cette paix tranquille dissimulait un « manque ». Dans l'Eglise primitive, une place restait vide. La place du païen. La place de ceux que l'on désigne parfois d'une expression pudique : « ceux qui sont loin », sans préciser d'ailleurs qui est loin de qui.

Sortir de Jérusalem. La rencontre de deux hommes.

Il n'entrait point alors dans le projet de Pierre d'aller à la rencontre du monde païen. Le récit des Actes se borne à dire qu'il visitait les « saints ». Mais il y avait un acteur caché, qui agissait dans la communauté à la manière d'un « Souffle », l'Esprit. Un souffle qui inspire, tout en laissant les hommes à leurs initiatives. Peut-être faut-il regarder de ce côté, pour discerner que la première et indispensable démarche pour rencontrer le monde païen se trouvait accomplie dans les déplacements de Pierre, à savoir : sortir de Jérusalem, sortir du centre pour aller vers. Il y a en effet, dans le récit des Actes, un itinéraire géographique significatif : Jérusalem, Lydda, Joppé, Césarée, Jérusalem. C'est au cours de cet itinéraire, que s'opéra la rencontre.

Rencontre de deux mondes, en la personne de deux hommes : Pierre, l'ancien pêcheur du lac devenu apôtre du Christ, et Corneille le centurion en garnison à Césarée, représentant la Rome païenne. Comme rencontre avec l'« étranger », le « différent », on ne pouvait rêver mieux. L'un de culture juive, l'autre de culture gréco-romaine ; et pour corser l'affaire, l'étranger n'était autre que l'occupant détesté, le païen dont la présence entachait d'une souillure intolérable la Terre d'Israël. Deux hommes différents, mais pourtant bien faits pour se comprendre. Pierre prenait des libertés envers les traditions juives : ne logeait-il pas à Joppé chez un certain Simon le corroyeur, un métier considéré comme « impur » à cause des contacts qu'il impliquait avec des cadavres d'animaux ? Corneille avait lui aussi, de son côté, pris ses libertés par rapport au paganisme gréco-romain : n'était-il pas un « craignant Dieu », qui invoquait le Dieu des juifs ? Tous les deux, des esprits libres et des hommes pleins de bonté : Pierre s'était laissé toucher par Enée, le paralytique de Lydda et par Tabitha, victime de la ma-

ladie à Joppé, tandis que Corneille, occupant généreux, comblait de largesses le peuple juif (Ac 9, 32-43 ; 10,2). Deux hommes qui, dans leurs différences, avaient des traits communs. Deux hommes de « frontières ». Encore fallait-il franchir la frontière et prendre la décision de se rencontrer, condition première pour que s'enclenche un processus et qu'il se passe quelque chose.

Quand le ciel s'ouvre sur la terre.

L'auteur des Actes raconte l'événement, en l'interprétant comme la communauté chrétienne le fera dans la suite : il y reconnaît l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Dès le début, il annonce la couleur à sa manière. Il utilise un genre littéraire bien connu dans son milieu culturel : le genre apocalyptique, où sont dévoilés les secrets de Dieu qui conduit l'histoire des hommes. Les images foisonnent : l'ouverture des cieux, la vision et l'extase, la voix, le messager divin « aux vêtements splendides ». Un langage symbolique, le seul qui soit disponible aux hommes pour évoquer des réalités qui les dépassent.

C'est le langage de Ac 10, 1-16. Tout ce passage est comme un scénario qui se déroule sur deux plans : ce qui vient du ciel et ce qui se passe sur la terre. A nous de les articuler correctement, sans tomber dans le piège qui menace le lecteur, s'il ne prend pas en compte le genre littéraire particulier du récit. Les hommes en effet ne sont pas des marionnettes que Dieu manipule à son gré. Le plan céleste n'est pas le lieu mystérieux où se dissimulerait un Dieu qui tire les ficelles. Il sert au narrateur pour dévoiler le sens de ce qui se passe sur le plan terrestre, qui est le lieu de la responsabilité propre et de l'initiative des hommes. Pierre et Corneille n'ont pas été manipulés. C'est bien eux qui prennent leurs décisions. Mais, dans leurs décisions qui vont amorcer la rencontre, le récit nous invite, à travers son langage symbolique, à discerner l'action de l'Esprit. Le plan céleste ne détermine pas ce qui se passe au plan terrestre. Il en propose la signification. (même chose, par ex. dans le récit évangélique du baptême de Jésus en Mc 1, 10-11 et Luc 3, 21-22).

Voyons d'abord ce qui se passe chez Corneille à Césarée. (Ac 10, 1-8). Un jour, vers la neuvième heure, qui est une heure de prière, il reçoit en vision la visite d'un messager divin. Celui-ci l'interpelle, en lui disant que ses prières

et ses largesses sont présentes à la pensée de Dieu. N'est-ce pas reconnaître la sollicitude du Dieu de l'Alliance qui s'étend à tous les hommes, quels qu'ils soient ? En même temps, le messager est porteur d'un ordre : Corneille doit envoyer des hommes à Joppé, pour en faire venir Pierre, qui habite chez un corroyeur nommé Simon, dans une maison au bord de la mer. La vision est à comprendre comme une mystérieuse sollicitation dont Corneille est l'objet. Il y répond sans tarder, en envoyant à Joppé des hommes sûrs, munis des renseignements voulus.

Que se passe-t-il chez Pierre ? (Ac 10, 9-16). Le lendemain, tandis que les envoyés de Corneille se rapprochent de Joppé, Pierre monte sur la terrasse de la maison pour prier. Il est à peu près midi. C'est l'heure où l'on a faim ; l'heure de préparer le repas. Tout à fait en rapport avec le souci du moment, voici que Pierre voit une nappe immense qui contient toutes les espèces d'animaux. Elle descend du ciel et se pose sur la terre, alors qu'une voix ordonne à Pierre : « Tue et mange ». « Jamais, répond Pierre. Car, de ma vie, je n'ai rien mangé d'immonde ni d'impur ». Mais la voix reprend avec insistance : « Ce que Dieu a rendu pur, toi ne va pas le déclarer immonde ». Et, pour bien enfoncer ça dans la tête de Pierre, le mystérieux phénomène recommence trois fois avant que la vision prenne fin. Avouons que, pour un juif soumis aux observances légales, il y a de quoi être complètement déboussolé. Pierre est hors de lui, en « extase », dit le récit. Ce n'est pas innocemment que le narrateur emploie le mot « extase », car il signifie le bouleversement que provoque une vision où Dieu manifeste sa volonté (voir la note de la T.O.B.). Toujours est-il que Pierre essaie de s'expliquer ce que signifie ce branle-bas dans ses pensées, ce « cauchemar », pourrait-on dire.

A l'écoute des événements. Prises de conscience progressives.

Pierre en est là de ses interrogations, « toujours préoccupé de sa vision », quand les envoyés de Corneille se présentent au portail du corroyeur et demandent si Pierre est bien l'hôte de cette maison. Eclairé par l'Esprit, Pierre les accueille en pleine disponibilité : « Me voici », leur dit-il. Les envoyés exposent la raison de leur visite : Corneille invite Pierre à venir chez lui pour « l'é-

couter ». Sans plus de détail. L'apôtre alors leur offre l'hospitalité, selon que le prescrit la Loi : l'accueil de l'étranger. Un geste tellement important dans les rapports humains. A partir de là, les choses vont se précipiter. Le lendemain, Pierre part accompagné de quelques frères de Joppé, et le surlendemain il arrive à Césarée où Corneille et sa maison l'attendent. Ainsi, par l'ouverture de Corneille et de Pierre aux sollicitations de l'Esprit dans l'écoute des événements, la rencontre est amorcée, le processus enclenché. Au moment où Pierre arrive, Corneille vient à sa rencontre. Notons-le : l'accueil mutuel est marqué d'un trait tellement significatif qu'il mérite d'être souligné. Alors que Corneille tombe aux pieds de Pierre pour lui rendre hommage, celui-ci le relève : « Moi aussi, dit-il, je ne suis qu'un homme ». La reconnaissance mutuelle des deux hommes sur un même plan d'humanité.

Il ne fait, dès lors, plus de doute que Pierre apparaît dans la dynamique du récit comme l'acteur principal, celui qui va opérer la transformation destinée à combler le « manque » dont on a fait état au début. Encore est-il qu'il doit en acquérir la capacité.

Et d'abord, qu'il le veuille : pour faire quelque chose, ne faut-il pas commencer par le vouloir ? Pierre a montré qu'il avait cette volonté, en prenant la décision de s'engager dans la rencontre et de se rendre à Césarée chez Corneille.

Mais il ne peut en rester là. Il faut que, dans son esprit, les choses s'éclaircissent et qu'il arrive à savoir, à comprendre pourquoi il se trouve, de façon si imprévue, dans cette maison d'un centurion romain. La lecture des événements et le dialogue vont progressivement l'éclairer. Quand il découvre la nombreuse assistance que Corneille a réunie — sa parenté, ses amis intimes, tout un monde d'étrangers, de païens avec lesquels la Loi lui interdisait d'avoir des relations suivies, voire le moindre contact — Pierre reçoit comme un choc. Tous ces gens savent bien que pèse sur eux, de la part d'un juif, un interdit. Pierre devine leur muette interrogation et, en même temps, il saisit le sens de la vision qui l'avait plongé dans une si grande perplexité. « Dieu, dit-il, vient de me faire comprendre qu'il ne fallait déclarer immonde ou impur aucun homme. Voilà pourquoi, sans aucune réticence, je suis venu » (v. 28-29). Première

prise de conscience, dont Pierre fait part à son auditoire : au plan des relations, il n'y a aucune distinction entre les hommes. Pas d'exclus ni de pestiférés. L'Esprit a fait son œuvre en Pierre. Jésus n'avait-il pas dit que l'Esprit ferait « accéder à la vérité tout entière » (Jn 16, 13) ? La vision de la nappe aurait pu rappeler à Pierre les critiques de Jésus contre la « pureté légale » et sa volonté d'abolir les frontières en restaurant une authentique conception de la pureté « qui vient du cœur » (Mc 7). Il a fallu que l'Esprit fasse entrer Pierre dans la vérité tout entière.

Mais Pierre veut comprendre davantage : « Maintenant, j'aimerais savoir pour quelle raison vous m'avez fait venir » (v 29). Corneille lui raconte ce qui s'est passé en lui, quelques jours auparavant, pendant qu'il priait, ce qui l'avait décidé « sur l'heure » à envoyer des messagers chercher Pierre. Et de conclure : « Maintenant, nous voici devant toi pour écouter tout ce que le Seigneur t'a chargé de nous dire ». Remarquons le « nous voici » (v 33), qui renvoie au « me voici » (v 21) : le rapprochement souligne comment le fait inouï qui se passe (et n'est pas sans interpeller le lecteur) tient à deux hommes ouverts et disponibles. Nouvelle prise de conscience par Pierre : « Je suis en train de comprendre en vérité que Dieu ne fait pas acception de personnes et qu'en toute nation quiconque le craint et pratique la justice trouve accueil auprès de lui » (v 34-35). Pierre délivre le message, d'abord adressé à Israël, et maintenant à tous les hommes : c'est la Bonne Nouvelle de la paix par Jésus-Christ (v 36). Deuxième prise de conscience : au plan de l'annonce du salut, il n'y a pas non plus de distinction entre les hommes.

Et voilà que, pendant l'exposé de Pierre, soudain un phénomène se produit : tous ces gens se mettent à « parler en langues » (v 45). Le « parler en langues » est un phénomène religieux de type extatique, où les gens entraient en transes, et proféraient des sons ou des paroles « étranges », avec force gestes, allant même parfois jusqu'à se taillader. Dans la culture du temps, ce phénomène signifiait que ceux qui se livraient à de tels transports étaient animés et transformés par l'énergie de leur dieu. C'est un phénomène de ce genre qui se produit tout à coup chez Corneille : l'assistance est saisie d'un enthousiasme extraordinaire, qui s'exprime sans doute dans des cris, une gesticulation désordonnée. Le signe ne trompe pas. C'est la stupeur, chez Pierre et

parmi les croyants circoncis : « Ainsi, constatent-ils, jusque sur les nations païennes le don de l'Esprit était maintenant répandu ! » (v 45). C'est aussi l'interprétation du narrateur, qui écrit : « L'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui avaient écouté la Parole » (v 44). Incroyable : troisième prise de conscience par Pierre : **même au plan du don de l'Esprit**, il n'y a pas non plus de distinction entre les hommes. Ce phénomène décisif dans la compréhension des événements donne à l'apôtre la conviction qu'en plus du savoir qu'il vient d'acquérir, il a le **pouvoir** de baptiser ces gens : « Quelqu'un, dit-il, pourrait-il empêcher de baptiser par l'eau ces gens qui, tout comme nous, ont reçu l'Esprit-Saint » (v 47) ? (cf Ac 2,4). Et il donna l'ordre de les baptiser au nom de Jésus-Christ. Sur ce, les néophytes demandent à Pierre et aux frères venus avec lui de rester encore quelques jours (v 48). Ainsi naquit à Césarée la **première communauté pagano-chrétienne**.

Le récit des Actes nous conduit donc d'un état initial, où l'on fait le constat d'un « manque », à un état final, où le « manque » est comblé, la place vide occupée. L'Eglise s'ouvre au monde païen. C'est l'œuvre de Pierre qui, sous l'inspiration de l'Esprit, devient progressivement capable d'opérer une telle transformation, par sa décision d'aller chez Corneille, par des prises de conscience qui l'amènent à comprendre (à savoir) et finalement à se rendre compte qu'il a le pouvoir — disons même le devoir — d'agir ainsi. Il n'est pas inutile de constater que ce qui a permis à Pierre d'agir : vouloir, savoir, pouvoir, il ne le tient pas de lui seul mais de l'Esprit, par la médiation des événements et de la lecture qu'il en fait. Loin de gommer son initiative et sa responsabilité apostoliques, cette analyse les rehausse, en les reliant à leur Source.

La réaction de l'Eglise judéo-chrétienne de Jérusalem.

Il reste à Pierre une dernière épreuve à affronter : le jugement des frères judéo-chrétiens restés à Jérusalem. L'accueil, au premier abord, est loin d'être chaleureux. Ce n'est plus le moment de l'ouverture du ciel sur la terrasse de Joppé ; c'est le moment de l'affrontement avec un monde clos, fermé sur lui-même et ses traditions : le monde judéo-chrétien, pour qui l'étranger est impur. Un trait significatif : on ne reproche pas à Pierre d'avoir baptisé des païens ; on lui reproche d'être entré chez des incirconcis notoires et d'avoir mangé avec

eux (11, 2-3). Curieux, non ? Ce qui montre la force des préjugés et le poids des habitudes. Pas de croissance sans conflit.

Que fait Pierre ? Tout simplement, il explique : « Pierre reprit l'affaire depuis le début et la leur exposa point par point » (11,4). Une précieuse leçon à retenir : prendre le temps et avoir la patience d'expliquer.

C'est tellement vrai que le résultat ne se fait pas attendre. En écoutant les explications de Pierre, les esprits se calment et la communauté, reconnaissant dans un événement aussi inattendu l'action de l'Esprit, rend gloire à Dieu « qui a donné aussi aux nations païennes la conversion qui mène à la vie ». (11,16).

C'est un changement important dans la vie de l'Eglise. Pierre était parti de Jérusalem et il est revenu à Jérusalem. Mais Jérusalem a changé de signe : ce n'est plus le centre, c'est un lieu de référence dans l'ouverture au monde qui vient de se produire. Le christianisme primitif ne sera pas « centripète », mais « centrifuge ». « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples » (Mt 28, 19), paroles qui sont l'expression de la conscience missionnaire de l'Eglise, ancrée dans le Christ Ressuscité Seigneur.

Un train peut en cacher un autre.

Un problème est réglé : les païens ont leur place dans la jeune Eglise. Mais ce sera la source d'autres problèmes. Il faudra surmonter beaucoup de crises graves pour que les chrétiens originaires du monde grec soient accueillis vraiment comme des frères et que l'Eglise soit également la leur. Nous aussi, la Parole de Dieu ne cesse de nous appeler à nous convertir dans le même mouvement au Christ et à l'étranger. Reconnaître, sur le visage de l'étranger, le visage même du Christ. « J'étais un étranger et vous m'avez recueilli ». La tradition matthéenne a conservé cette parole de Jésus (Mt 25,35) qui reste toujours d'actualité. On ne peut y répondre, au cœur des événements tragiques d'aujourd'hui, qu'en restant ouvert à l'Esprit, au « Souffle ». Il s'agit de reprendre un « **second souffle** », pour « sortir » de tout ce qui pourrait nous enfermer afin de « **rencontrer** » sur un même plan d'humanité les hommes de notre temps et leur proposer, contre les discours de haine, un message de réconciliation.

Jean SCOTTO

Curé pied-noir, Evêque algérien ⁽¹⁾

Lucienne PORTIER ⁽²⁾

Le Père Scotto : pour les anciens, ce nom évoque le grand combat de la Mission, au moment de la guerre d'indépendance de l'Algérie. Presque toutes les actions menées alors l'ont été sous son impulsion..., même s'il se mettait discrètement au dernier rang ! C'est grâce à lui que la Mission s'est implantée à Hussein Dey. C'est grâce à ses interventions si nettes et si fortes que nos assemblées générales ont pu voter les textes qui nous ont valu d'être perquisitionnés par la police. C'est lui qui a ouvert les yeux du Cardinal Liénart sur la torture exercée par des Français en Algérie : la loyauté de ce combattant de 14-18 ne pouvait y croire.

Jean VINATIER.

Un grand coup de chapeau d'abord à André Mandouze. C'est à sa ténacité que nous devons ce livre de souvenirs, le Père Scotto ayant longtemps refusé, ne voulant pas être mis en vedette. L'un et l'autre d'ailleurs le disent en préface et en post-face. Il a fallu vraiment l'arracher à sa modestie et alors il a parlé très simplement, dans son langage direct de franc-parler, populaire — mais pas vulgaire — aimant les « gros mots » qui aident à voiler la finesse des sentiments.

Et c'est un enchantement de suivre la vie d'un homme hors du commun qui a suscité des sympathies solides mais a connu bien des difficultés, des drames, des injustices, et qui peut dire tranquillement, dans son grand âge : « Je peux dire que j'ai été heureux, car je crois que, tout au long de mon existence, j'ai eu la chance d'être aimé » et cela, dans des situations très diversifiées, bousculées, unifié intérieurement profondément dans la pensée de vivre l'Évangile.

(1) Jean SCOTTO, curé pied-noir, évêque algérien. Souvenirs recueillis par Charles EHLINGER, préface d'André MANDOUZE - Ed. Desclée de Brouwer, 1991.

(2) Dernièrement, Lucienne PORTIER a présenté, dans un livre de 600 pages, Antonio Rosmini (1797-1855) (Le Cerf). Ce fondateur de l'Institut de la Charité qu'il eut grand peine à mettre sur pied, était un passionné pour l'unité de l'Italie. Malgré le respect et l'amitié qu'il manifeste à l'égard de Lamennais, il lui reproche violemment de se séparer du pape.

Pied-noir

Pied-noir certes il l'était. Il l'était par sa naissance à Hussein-Dey, le 1^{er} avril 1913, de parents et grands-parents émigrés. Il le dit et le répète, au cours de ce récit, avec une certaine complaisance, plus, semble-t-il, que du temps où il dénonçait la domination, la dureté, les exactions de ces pieds-noirs, citoyens français. « Mon peuple, dit-il, mon petit peuple pied-noir ». Plus attaché sûrement à ceux qui n'avaient pas fait fortune et où il voit surtout des victimes.

Il était Français, lui aussi, et un grand souvenir de son enfance — il avait un peu plus de cinq ans — c'est le jour de l'armistice de la grande guerre : spectacle inoubliable, une joie folle, des cloches qui sonnent, des femmes avec des cocardes tricolores, du tricolore partout. « Un fond de patriotisme, qui m'a marqué pendant un certain temps de ma vie, serait-il né ce jour là ? » s'interroge-t-il.

Mais comment définir le pied-noir et les autres habitants de l'Algérie ? Scotto l'a fait un jour avec clarté, rigueur, profondeur, répondant à un journaliste cinéaste venu de la métropole. Il faut citer intégralement : « Vous, Monsieur, vous êtes un Français de souche, votre terre, votre patrie, s'appelle la France. Je suis un descendant d'émigrés, je n'ai pas connu le pays d'origine de mes ancêtres, l'Italie. Depuis mes grands-parents, nous n'avons jamais connu qu'une terre : le sol algérien et, en même temps, une patrie qui s'ap-

pelle la France, et pour laquelle les grands-parents ont fait la guerre de 70, les parents celle de 14-18, et les fils, ceux de ma génération, celle de 39-45. Il y a quand même un problème : les pieds-noirs sont écartelés entre l'amour de leur terre et l'amour de leur patrie. Mais ils ont oublié — et on n'a rien fait pour le leur mettre en mémoire — que, à côté d'eux il y a ici, beaucoup plus nombreux qu'eux, des millions d'autochtones pour qui leur terre et leur patrie se confondent, et que leur faire prendre comme patrie la France, mais sans leur donner tous les droits des Français, c'est une tromperie. Je crois qu'en faisant l'effort d'expliquer cela et de montrer aux pieds-noirs que leur désir est légitime, mais que celui des Algériens ne l'est pas moins. Ces deux désirs peuvent aller à la rencontre l'un de l'autre et, qui sait, créer un pays nouveau, un peuple nouveau, pourquoi pas ? ».

C'était en décembre 1960. L'émission était destinée à la métropole : à Paris on applaudit. Mais il y eut une suite. Le ministre Terrenoire, à la radio, formulant des vœux pour les chrétiens d'Algérie, cita le texte. Quelques jours plus tard, circula un tract dans Bal-el-Oued ; il portait le texte évangélique : « Méfiez-vous des mauvais bergers, ils viennent à vous couverts de peaux de brebis, au-dedans ce sont des loups ravisseurs ». Et puis : « Tel est cet abbé Scotto... ». Suivait une démolition en règle. L'incident marque assez bien le climat.

Jean Scotto militaire

Mais revenons en arrière avec ce qu'on appellera la carrière militaire du Père Scotto, qui s'y montra lui-même sans faille, tel qu'il est. D'abord le service militaire, quand il bravait les quolibets de la chambrée en faisant sa prière à genoux au pied de son lit, et qu'il organisait des soirées dans cette chambrée, ayant ainsi l'occasion de remplacer certaines chansons par d'autres d'un autre ton. Puis, c'est la guerre. Le caporal Scotto est blessé d'un éclat d'obus au genou, le nez traversé. Ordre de repli, le médecin du secteur s'en va — « il y a la convention de Genève » ... Rien à faire, Scotto s'enfuit, aidé par deux camarades ; ils arrivent à Angers — hôpital, clinique — les Allemands y arrivent aussi : tous prisonniers, de nouveau il s'évade et finit par se retrouver en septembre à Alger.

Après le débarquement des Américains en Algérie, Scotto accepte la proposition d'un engagement pour la durée de la guerre, comme aumônier des Chantiers de jeunesse. Il aime les jeunes. Au bout de trois mois, pourtant, il ne supporte plus : capitaine comme échelon de grade et de solde, vie confortable, dans de bons hôtels, avec les cadres... ce n'est pas son genre. Il démissionne et part comme combattant sur le front de Tunisie, jusqu'à la reddition des Allemands et des Italiens, le 11 mai 1943. Nouvelle étape, avec l'arrivée de De Lattre de Tassigny à Alger : Scotto devient aumônier du 9^e régiment de Chasseurs d'Afrique.

... Je me donne un temps d'arrêt et je m'interroge : qui donc, parmi les lecteurs de 20, 30, 40 ans et plus, sentira ces faits comme une histoire vivante, alors que des hommes, des vrais, transformaient un temps d'humiliation en temps de drame et d'héroïsme ? ...

La vie militaire de Scotto ne s'arrête pas là. Rapidement : le débarquement en Provence, la montée de la vallée du Rhône, le franchissement du Rhin. La joie de la victoire est accompagnée de l'horreur des dévastations, et des excès des libérateurs. En sa mémoire, Scotto entend les mots de son père : « Tu ne sais pas ce que c'est que la guerre ». Maintenant, il le sait. Son patriotisme baisse d'un cran. Il devient non-violent et se sent citoyen du monde.

Le pasteur

Démobilisé, il redevient curé, et il le sera successivement de Birmandreïs, Hussein-Dey, Bab-el-Oued, Maison Carrée, Belcourt. Sept ans chaque fois : il ne veut pas se fixer, s'habituer ; et aussi, il va où on l'envoie.

Chaque fois, il transforme l'église, la paroisse et les paroissiens. L'église débarassée de ses abondantes statues saint-sulpiciennes, en même temps que de la poussière et de la malpropreté, retrouve un nouvel aspect de propreté et de dignité. De beauté aussi : l'église d'Hussein-Dey ayant été agrandie, le curé appelle le frère Eric, de Taizé, pour y peindre de belles fresques. Il établit une liturgie qui précède et annonce Vatican II.

Son premier souci a été de se libérer de la tyrannie de l'argent, malgré les règles établies par la hiérarchie. Un souvenir cuisant lui était resté du temps où il avait été d'abord vicaire à Saint-Charles. Un dimanche, durant la messe, alors qu'il confessait des retardataires, le curé est venu le tirer du confessionnal pour faire la quête, et, le morigénant ensuite, lui déclara : « La quête passe avant tout » ... !

Il veut vivre dans une pauvreté digne de sa vie de prêtre.

Il a partout des innovations heureuses, chacune suscitant l'enthousiasme de ceux qui comprenaient et la hargne de ceux qui ne comprenaient pas. Avec la sympathie des uns, avec sa droiture, sa richesse d'imagination, ses efforts persévérants, sa bonhomie, son humour, il arrivait à ses fins. Tout en restant modeste : « Au fond, j'ai bénéficié avant tout de l'intelligence des autres et de leur expérience. Je n'ai pas de mérite. Si j'ai pu faire quelque chose, c'est peut-être de capter, pour le mettre en valeur à mon échelle, ce que les autres m'ont porté. Je n'ai rien inventé ».

On connaît le texte évangélique : « Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insulte, que l'on vous persécute et que l'on dit faussement contre vous toute sorte de mal à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse, votre récompense est grande dans les cieux » (Mt. 5, 11). Pendant que les cieux se réjouissaient, lui, Scotto, subissait les avanies. En voici un cas parmi d'autres : en décembre 1957, il y eut de graves inondations. Un bidonville fut emporté : le

Père Guy rattrapa des enfants entraînés par le courant. On transforma la seconde église, Sainte-Thérèse, en lieu d'accueil : matelas, couvertures, nourriture. Douze personnes : vieillards, femmes, enfants, sont ainsi à l'abri. Immense scandale, lieu sacré profané ! Dénonciations. Les religieuses ont les échos, au marché. « Mets-lui de l'arsenic dans son pain et qu'ils en crèvent, le curé et ses rats ». « La grenade est prête pour le curé et ses rats ». La réponse arrivait au sermon du dimanche suivant. Après une vigoureuse réprobation des violences, le Père s'adoucissait : « Je les connais, mes paroissiens, ils ne sont pas méchants, ils sont bêtes, ils n'ont pas compris : « Ce que vous ferez à l'un des moindres c'est à moi que vous le ferez... ». Et chaleureusement il poursuivait : « C'est en votre nom que nous l'avons fait, pour l'honneur du nom chrétien. N'y aurait-il plus que vos curés et les religieuses à être chrétiens ? ». Ses paroles portaient. Après la messe, beaucoup sont allés au marché et ont apporté des provisions au presbytère : « Madame Scotto, voilà pour les Arabes de Monsieur le curé ».

Comme pasteur il a été mêlé aux grandes initiatives. Quand le Père Voillaume a voulu introduire ses Petits Frères en Algérie, il est allé trouver le Père Scotto, qui a fait le nécessaire pour les installer, et les petites Sœurs ont suivi.

Avec humour, selon sa manière, le Père Scotto rappelle l'arrivée de la Mission de France. Comme il élargissait son champ d'action à Hussein-Dey, il eut besoin d'un

second vicaire et alla trouver son vieil archevêque Mgr Leynaud qui, après discussion, lui dit : « Trouves-en un ». Le Père alla en France, s'entendit facilement avec le Père Augros, fit un stage à la M.d.F. et revint trouver son archevêque : « Alors, tu l'as trouvé ton vicaire ? — Non, Monseigneur. — Je te l'avais bien dit ! — J'en ai trouvé deux ! — Dans ce cas, tu m'en donnes un — Impossible, ils doivent vivre en communauté — Alors, rends-moi celui que tu avais ». C'était bien ce que désirait le curé d'Hussein-Dey qui dans son presbytère établit une petite communauté M.d.F. D'autres suivirent en Algérie et en Tunisie. Il fut un temps délégué général de la M.d.F. pour l'Afrique du Nord. Tout le monde connaît l'épisode de Souk-Ahras ; certains détails savoureux sont moins connus. Le Père Augros avait refusé d'obtempérer à l'ordre de quitter son presbytère. Il fallait donc l'expulser *manu militari*. Il était en bons termes avec la famille du commissaire ; un matin, après la messe, il s'entend dire par la femme du commissaire : « Père, vous devriez passer la journée chez les sœurs ». Il sut le lendemain que le commissaire était venu et était parti bredouille ; celui-ci soupçonna sa femme, qui lui répondit : « Tu as fait ton devoir et j'ai fait le mien ». Quelques jours après, le commissaire revint et emmena le Père, qui aurait voulu qu'on lui mette les menottes, pour bien manifester qu'il partait contre son gré. Il céda à la prière du commissaire, qui lui demanda de lui épargner ce geste.

Il est facile de critiquer le Père Scotto parce qu'il est tout à tous. Il aide qui a

besoin de son aide sans discrimination de race, de situation, d'engagement mais, dans sa droiture foncière, sans compromission, ne laissant passer aucune exaction d'où qu'elle vienne. Cela l'entraînait dans les situations les plus étranges et parfois cocasses. A quiconque avait une difficulté, on disait : « Va voir Scotto ». Et toujours il s'affirmait disciple de Jésus-Christ ; ce qui ne fut pas toujours facile, durant la lutte qui se déroula sur le sol algérien.

La guerre d'Algérie

Que cette guerre d'Algérie fut pour Scotto un déchirement, on le comprend. Elle lui donna l'occasion d'être sur tous les fronts. Il n'hésitait pas à cacher des suspects recherchés par la police pied-noire — à condition de laisser le couteau à la porte. A ses paroissiens pieds-noirs il parlait avec fermeté, mais aussi avec chaleur, essayant de leur faire comprendre l'erreur de leur action. Il est arrivé qu'un dimanche, après la messe, plusieurs sont allés s'excuser et apporter une « compensation » aux marchands algériens qu'ils avaient brutalisés la veille en cassant tout chez eux.

Des femmes algériennes venaient avec confiance lui demander de les aider à rechercher un mari, un fils, un frère « disparu », et, signe de confiance, elles enlevaient leur voile. Il recevait des militants favorables à l'indépendance, des pieds-noirs en difficulté, parfois même des militaires. Il a reçu même des responsables algériens, en leur tenant ce langage : « Ne comptez pas sur moi pour une aide directe

à votre cause, aussi juste soit-elle, mais je m'emploierai avec toute ma conviction à faire comprendre au peuple chrétien, du moins à celui qui vient m'écouter et prier avec moi, tout ce qu'il y a de juste dans votre cause ». A quoi il lui fut répondu : « Nous n'en attendons pas plus ».

Il protestait contre tous les faits de violence. Mais la violence attire la violence et on n'en sortait pas. Il y eut le cas de Sakamody, le lieu d'une embuscade où tomba une jeune femme qui conduisait sa voiture où se trouvaient sa mère et ses deux fillettes ; les Algériens massacrèrent les quatre femmes. A l'indignation de Scotto, un commissaire politique F.L.N. répondit : « Je suis entièrement d'accord avec vous, mais quelques jours auparavant l'armée avait enfermé quarante suspects dans deux petites classes en bouclait le tout. Ils sont morts, les quarante, debout les uns contre les autres. Sakamody était une réponse. Je suis contre mais je ne peux rien dire publiquement ».

Scotto accuse fortement l'O.A.S. « Sans oser parler des personnes, je hais l'O.A.S. qui a tué le cœur de mon peuple ». Il est certain que l'O.A.S. a exaspéré les esprits, alors que les accords d'Evian venaient d'apporter un semblant d'apaisement. Le Père Scotto était alors à Maison-Carrée, quartier résidentiel, très pratiquant et très Algérie française, puisque, hélas, les deux allaient ensemble. Le jour de son installation officielle avec dix-huit prêtres, Mgr Giroud, le Père de l'Espinay, l'église était vide. Disons tout de suite qu'il y eut tout

de même une belle cérémonie festive, ses paroissiens de Bab-el-Oued, avec un peu de retard, arrivèrent joyeusement pour fêter leur ancien curé.

Mais il y avait pire : un certain jour, en sortant, le Père trouva quinze cadavres d'Algériens sur le trottoir. C'était atroce. Ordre avait été donné de tirer sur tout Algérien se trouvant dans les rues d'Alger ; et, quelques jours plus tard, l'ordre s'étendait aux femmes, des femmes de ménage qui allaient encore à leur travail. On pourrait difficilement décrire ce que fut la vie à Alger à ce moment-là.

Le Père Scotto ne parle pas de l'incendie de la bibliothèque universitaire — qui montre d'ailleurs que les pieds-noirs ne réagissaient pas tous de la même façon : alors que les flammes dévoraient ce lieu de travail paisible — et les pompiers n'arrivèrent qu'avec un retard calculé — les jeunes filles du quartier dansaient sur leurs balcons en chantant « Ils n'auront pas cela ». Mais aussi un professeur de collège, pied-noir, très Algérie française de conviction, pleurait devant le désastre, l'anéantissement de ce lieu où il avait travaillé, en préparant ses examens.

Est-ce que la tendresse du Père Scotto pour son « petit peuple pied-noir » ne lui a pas fait exagérer, non pas certes les horreurs de l'O.A.S. mais la force de son influence qui aurait jeté les pieds-noirs hors d'Algérie ? La haine et la peur qui les habitaient, en avaient déjà emporté pas mal hors d'Algérie, avant l'O.A.S., des riches

bien sûr. Ensuite, leur fuite éperdue, dans un affolement « hystérique », était due aussi à la crainte que les Algériens vainqueurs les traitent comme ils les avaient eux-mêmes traités. Ce qui était une erreur. Le Père Scotto rend hommage d'ailleurs aux Algériens : après la signature des accords, le commandant Azzedine avait ordonné et obtenu la fin des attentats, alors que, du côté français O.A.S., ils devinrent plus meurtriers que jamais.

A Belcourt

« Je suis un homme vaincu », disait le Père Scotto à la fin de la guerre, car — bien que n'ayant pas été dupe de la « fausse réconciliation » du 13 mai — il aspirait à une conciliation. Massignon aussi, jusqu'à la fin, a espéré cette impossible conciliation.

Quand ce pasteur exceptionnel dit avec émotion « mon petit peuple pied-noir », il faut mettre l'accent sur **petit**. Il est bien évident que, dans toutes les sociétés, sous tous les climats, ce sont les petits et les pauvres qui ont besoin d'être aimés et aidés : mais il y avait là, même chez des gens qui avaient souffert, comme des républicains espagnols qui avaient dû s'exiler après leur guerre, et dans tous les pays anciennement colonisés, un mépris de l'autochtone.

Scotto avait été le premier à prendre la nationalité algérienne, et cela franchement, sans détours, sans double nationalité, avec un passeport algérien et la nécessité d'une

autorisation pour sortir du pays. Il explique : « J'avais l'occasion de prendre la nationalité d'un pays et de gens que ma communauté avaient tenus en mépris... Prendre leur nationalité, c'était un peu une réparation ».

La période de Belcourt — sept ans comme ailleurs — fut une période heureuse : « On vit dans une atmosphère d'amitié extraordinaire. Un état de grâce. On dirait que les différences s'estompent. Chrétiens, musulmans, athées dialoguent naturellement, unis dans le même souci de servir la promotion des plus pauvres ». Des jeunes étaient venus de France apporter leur aide. On organisait des cours d'alphabétisation, des œuvres sociales. Un événement important se préparait : les élections municipales. Malgré le refus solidement motivé que le Père Scotto leur opposait, les Algériens arrivèrent — mais il faut lire le déroulement de l'affaire — à l'inscrire sur les listes électorales, et il fut élu à 100 % des voix des votants. Par la suite, il ne fut pas mécontent de cette nouvelle expérience. Lorsqu'il fut nommé évêque de Constantine, les gens du quartier furent fiers de cette distinction, mais, déçus de son départ, ils disaient : « Pourquoi ne l'ont-ils pas fait évêque de Belcourt ? ».

Evêque de Constantine

Sans l'avoir voulu non plus, voilà donc notre Père Scotto évêque, sans se glorifier d'être le successeur de saint Augustin à Constantine et Hippone. « J'espère bien

que vous allez créer un nouveau type d'évêque », lui fut-il dit alors. Et ce fut bien vrai, mais d'une façon inimitable. Quand on suit ce que fut sa vie et son action — et pas facile avec des chrétiens installés dans leurs habitudes, et des musulmans souvent exigeants — on constate que cet homme, si bien à sa place comme curé de paroisse, ne l'était pas moins comme évêque, apte à dénouer les situations les plus embrouillées et à communiquer, en les vivant, les vertus évangéliques. Il faudrait des pages pour citer les cas où sa sagesse, sa finesse, son humour arrivaient toujours à un résultat heureux. Un cas typique est celui de la cathédrale de Constantine, que les Algériens voulaient utiliser, et donc vider, dans les quarante-huit heures. Discussion ferme. L'évêque propose « une commission mixte qui envisagera un échange ». Du groupe d'hommes amenés pour le déménagement, une voix s'élève : « Cela paraît raisonnable ce que dit cet évêque ». Ainsi fut fait. Un an après, tout était réglé, avec les félicitations du wali.

Les billets du Père évêque, dans la **Se-maine religieuse** du diocèse, sont riches de sagesse évangélique. « L'Algérie fête le dixième anniversaire de son indépendance. C'est un événement à plus d'un titre. Un pays qui a pris en main sa destinée et qui, courageusement, vigoureusement, affirme ses opinions, essaye de les réaliser au mieux... cela ne peut pas ne pas susciter un intérêt rempli de sympathie, cela ne peut pas ne pas susciter le désir de participer, à sa place propre certes, mais en communion la plus proche possible.

C'est pourquoi l'Eglise qui est en Algérie se doit de célébrer cet anniversaire. Elle le fera en s'associant de tout cœur à la joie des Algériens ».

Treize années durant, Mgr Scotto participera intimement à la vie de l'Eglise et à la vie du pays. Treize ans, beaucoup plus qu'en toutes ses autres résidences, car on lui fit attendre la mise à la retraite qu'il avait demandée, à soixante-dix ans.

Ce livre est bourré d'épisodes dramatiques ou sereins, étonnants ou cocasses et l'émotion, l'humour, la drôlerie, le tragique se succèdent. Il en est bien d'autres, en particulier deux qui méritent de n'être pas oubliés. Le premier, c'était à Bab-el-Oued, pendant la guerre d'Algérie. Un policier arrive au presbytère et demande à voir le Père Scotto. C'est toujours un peu inquiétant. « Vous ne me connaissez pas, dit-il, mais moi je vous connais. Je suis au service de la censure et je lis toutes vos lettres ». Et il avait été, ce policier, troublé, touché, bouleversé, par le ton et le contenu de ces lettres, et il avait voulu rencontrer cet homme qui l'avait conquis sans le savoir. Cela, c'est le charisme Scotto.

L'autre, c'est plus tard, après sa démission d'évêque. Il devait organiser la réception de son successeur à Annaba, où avait été transférée la cathédrale. Courtoisement et pour éviter tout incident, il alla avertir les autorités civiles qu'il y aurait un mouvement de foule assez important en ce

lieu et à ce moment-là. Lorsque, quelques jours avant l'événement, Scotto voulut se rendre compte de l'état des lieux, il eut la surprise de constater que la route — précédemment toute en ornières et en fondrières — avait été refaite, quelques marches détériorées à l'entrée de la basilique avaient été réparées. En outre, on mettait un hôtel entier à Annaba à la disposition des visiteurs étrangers, et on prenait en charge tous les frais d'éclairage. On avait aussi demandé au Père Scotto : « Nous savons que vous mettez des fleurs dans vos églises, quelles fleurs aimez-vous ? ». Et lui de répondre : « J'aime beaucoup les roses et les marguerites ». Au jour dit, la basilique fut couverte de roses et de marguerites.

Ces deux faits n'ont pas besoin de commentaire tant ils sont parlants. Il pouvait bien dire, Scotto, qu'il « avait été aimé ».

De nouveau à Belcourt

Et le voilà de nouveau à Belcourt, vicaire en quelque sorte, de celui qui avait été son vicaire — et ami — précédemment. Il vit là, un parmi les autres. C'est là que Charles Ehlinger est venu le trouver et l'interroger, Ehlinger, auquel on pourrait reprocher de trop parler : dans bien des cas

au lieu de son récit, on aimerait entendre la voix sonore de Scotto ; mais on le remercie quand même.

Il y a deux personnes dont il aurait fallu parler, au cours de cette vie — mais comment tout dire ? L'un est le cardinal Duval — Monseigneur à l'époque — avec qui les premières relations furent froides, mais qui devinrent plus chaleureuses — qui pouvait résister de bonne foi à Scotto ? — et même fraternelles pendant la guerre, alors que l'archevêque se montra d'un courage admirable, dans le ferme maintien des exigences évangéliques, et fut, tout autant que le curé, objet de haines et de calomnies.

L'autre, c'est la chère Madame Scotto. Après la mort de son mari, elle habita avec son fils. Présence discrète, effacée, dans des presbytères dont elle connaissait les activités par le Bulletin paroissial, et où sa bonté et sa délicatesse lui valaient la tendre vénération des vicaires.

Et voici des mots du Père Scotto qui peuvent clore ces pages : « Les chemins de Dieu ont tous, pour moi, visage humain. C'est pourquoi j'ai une reconnaissance immense pour ce pays qui m'a vu naître, et dont les habitants, mieux connus et aimés au fur et à mesure que le temps passe, m'ont aidé, à leur manière, à mieux vivre à la lumière de ma foi ».

Des livres qui nous interrogent

Même si les éditeurs sont de plus en plus difficiles sur le choix des livres qu'ils publient, il y en a encore beaucoup qui ont quelque chose à nous dire. En voici quelques-uns, parmi beaucoup d'autres.

Face au silence de Dieu par B. Prévost (Editions du Moustier).

« Témoignage d'un prêtre », annonce le sous-titre. D'un prêtre qui nous décrit son cheminement spirituel en milieu incroyant en qui beaucoup se reconnaîtront.

« Cette confession de foi — déclare le Père Perrot, dans sa préface — d'une foi d'abord sereine et sûre, puis ébranlée et inquiète, devenue peu à peu, par un laborieux débat, un choix libre et libérateur, est enveloppée de pudeur et de réserve. Elle n'en est pas moins marquée d'un aspect dramatique. Elle laisse percevoir la souffrance née du silence de Dieu, et la solitude dans laquelle chacun finalement avance dans la nuit ».

Cette « nuit » spirituelle est au cœur du livre. « Seigneur, où es-tu ? » « Eglise que fais-tu ? » Questions que ne peuvent manquer de se poser ceux qui vivent avec et au milieu du monde d'aujourd'hui. Ce livre déconcerte, au premier abord : c'est comme une méditation prolongée sur ces thèmes. Peu ou pas d'exemples, même si on sent qu'ils abondent derrière les réflexions. C'est un peu aride, comme l'objet de la recherche. Mais, tout à coup, on découvre la phrase qui réveille : « Si j'avais un Dieu que je puisse connaître, je ne le tiendrais pas pour Dieu » disait Maître Eckart. Et St Thomas d'Aquin : « Ce que nous ne savons pas de Dieu est bien plus vaste que ce que nous savons de lui ». Phrases que signeraient volontiers des Carmélites, après 50 ans de vie contemplative.

Bernard Prévost a bien conscience qu'il a redécouvert la présence de Dieu, non à travers des preuves, mais grâce à des signes ténus, parfois inattendus. On ne s'étonne pas qu'il ait découvert ce qu'il a vécu, magnifiquement exprimé par St Jean de la Croix (dont on fête le 4^e centenaire), spécialement dans le texte célèbre : « Je la connais bien, la source qui jaillit et qui court, mais c'est de nuit ! ...

Elle est là, appelant toutes les créatures qui viennent s'abreuver de son eau dans l'ombre, mais c'est de nuit... »

Bien d'autres phrases condensent une expérience de vie spirituelle :

« Le monde entier est l'atelier de Dieu ».

« C'est notre amour qui nous transforme et nous grandit. Car c'est l'amour qui donne la joie de vivre ».

« Quand l'Eglise n'a plus assez de saints, elle ne peut plus remplir sa mission : elle n'attire plus ».

« Plus je cherche, plus je pense que Dieu se manifeste dans l'univers là où il y a le plus de vie, là où la vie est plus développée, la plus débordante, la plus élevée ».

Il y a, dans ce livre, cinq pages (96-100) qui sont un sommet et qui peuvent nourrir des jours entiers de méditation très concrète. B. Prévost indique les **nombreux « passages »** qu'il nous faut faire si l'on veut être un chrétien vivant :

Passage des images de Dieu à celles du Dieu vivant.

Passage d'une Eglise dominatrice à une Eglise servante.

Passages d'une foi sûre d'elle à une foi comprise comme une adhésion amoureuse.

Passage d'une religion à une foi...

Ce sont de grandes pages, dynamiques et libérantes.

Puis-je exprimer cependant un étonnement ? C'est que, pour quelqu'un formé par la Mission de France, il n'ait fait pratiquement aucune allusion à la « nuit » que vécut Ste Thérèse de Lisieux, dans les pages prodigieuses où elle décrit la plus grande épreuve qu'on puisse subir sur cette terre. Qui de nous n'a longuement médité sur cette voix qu'elle entend au fond d'elle-même : « Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant ! » sans oublier qu'elle ajoute aussitôt : « Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie ». C'est ce qu'avait bien compris le Cardinal Suhard fondant la Mission à Lisieux.

Mais je pense que Ste Thérèse aurait volontiers signé la dernière prière du livre. « Seigneur, je veux bien continuer à marcher dans les ténèbres pour que d'autres marchent vers toi dans la lumière. Je veux bien continuer à te chercher sans

avoir l'impression de te trouver afin que d'autres te trouvent. Je veux bien souffrir de ton silence afin que d'autres entendent ton message ».

Jean VINATIER.

Cent éléphants sur un brin d'herbe par le Dalaï Lama (Le Seuil)

Ce titre pittoresque recouvre une série de conférences et de causeries faites par ce Tibétain, chef spirituel de son pays, et prix Nobel de la Paix en 1989. Je le recommande à ceux qui sont en contact avec des bouddhistes ou qui veulent comprendre ce que recouvre cette doctrine orientale. Certains chapitres sont plus difficiles à suivre, d'autres plus simples : aucun n'est sans intérêt.

On découvre bien vite et la profondeur de la doctrine bouddhiste et le fait qu'elle **n'est pas une religion, mais une Sagesse supérieure**. Le Dalaï Lama y revient sans cesse. Et cela nous renvoie au livre de la Sagesse dans la Bible : « Je considère que la **compassion** est la base, le support souverain de l'humanité. Cette qualité éminente qui incline à aimer son prochain, à le secourir quand il souffre, à s'oublier pour lui, est une aptitude que l'homme seul est en mesure d'éveiller ». Cette compassion a pour objet tous les humains : « Si nous venions à perdre le sens de la valeur humaine, ce serait un vrai désastre. Aucune fortune ne peut être mise en balance avec un être humain ». « La vérité ultime fait grandir en sagesse, la vérité conventionnelle fait jaillir la compassion et la bonté envers les autres. Ces deux courants doivent se mêler ». « La doctrine de Bouddha peut tenir en deux phrases : **Aide les autres** : elle contient tout ce que professe le « grand véhicule ». — A défaut de les aider, **ne nuis pas aux autres**. Cela résume les enseignements du « petit véhicule ». Nous retrouvons là le pendant de l'enseignement de Jésus : « Tout ce que tu voudrais qu'on te fasse, fais-le pour les autres ».

Le chapitre le plus étonnant, « **Par delà toute religion** » est une véritable déclaration œcuménique : « Malgré leurs divergences métaphysiques, toutes les religions ont la même orientation. Elles attachent toutes la même importance au progrès de l'humanité, à l'amour, au respect de tous, à la solidarité avec ceux qui souffrent... Quelles que soient leurs divergences philosophiques, je respecte sincèrement toutes les religions, dès lors qu'elles insufflent à leurs fidèles des méthodes pour acquérir la paix ». Il va jusqu'à dire : « L'amour étant l'essence de toutes les religions, on pourrait parler d'une religion universelle de l'amour... Mais la diversité

des chemins me paraît fructueuse ; ces multiples façons d'indiquer le chemin constituent une richesse et un bienfait pour l'humanité ».

J'avoue que je n'ai pas été convaincu par la doctrine de la réincarnation « parce que la conscience pré-existait en nous », ce qui nie le caractère unique de chaque être humain. Dalai Lama veut dire : « Océan de Sagesse ». C'est sûrement un des plus grands maîtres de sagesse de notre temps.

J. V.

Prêtres ouvriers, prêtres oubliés ?

On aime ou non le « Canard enchaîné », on aime ou pas « Golias » « le journal catho tendre et grinçant » ...

Quoi qu'il en soit nous signalons à nos lecteurs le numéro spécial de l'été 1991 : « Prêtres ouvriers, prêtres oubliés ? » (1).

Dans l'édito qui ouvre cette livraison, Jean Molard met en valeur les bouleversements que l'aventure des Prêtres-Ouvriers a entraînés dans leur propre existence et dans celle de l'Eglise.

Il soulève aussi la question de la relève... ou plutôt de l'absence de relève...

Avec l'auteur on peut regretter que l'expression théologique et ecclésiale du ministère de prêtre-ouvrier ne corresponde pas à la profondeur de leur expérience personnelle et collective. Les causes avancées de ce déficit de pensée sont peut-être justes, elles ne sont certainement pas exhaustives. Cependant, assez étrangement, Jean Molard considère que, dans cette aventure, la foi des P.O. n'a pas été remise en question. Il pense également que « jamais une réflexion n'a été menée sur le statut du prêtre ». Eu égard à l'étendue des questions et à leur gravité on peut considérer que, par exemple, la réflexion de l'atelier P.O. ou le travail des groupes « Lire la vie, lire la Bible », sont restés en-deça de l'attente. Pourtant ce n'est pas rien. Par ailleurs, beaucoup d'échanges, et parfois de confidences, nous ont fait les témoins, peut-être déroutés, en tout cas éblouis, d'itinéraires de foi qui non seulement, manifestaient à quel point celle-ci se frayait un chemin dans un autre univers au risque de s'y perdre, mais encore atteignait à la plus authentique mystique.

Ces réserves étant faites, il faut saluer l'initiative de publier des textes dont certains, connus, étaient difficiles à trouver, et d'autres, inconnus.

A la dernière rencontre nationale P.O. de Pentecôte, certains des prêtres « insoumis » qui parlent ici, avaient exprimé quelques facettes de leur itinéraire spirituel. Nous nous apercevons en les lisant qu'à plus d'un titre cet itinéraire nous est fraternel et familier...

Après le livre de F. Le Prieur (2), ces quelques pages contribuent donc à un ouvrir un chantier qui attend encore ses défricheurs.

Jean-Marie PLOUX.

(1) Golias - B.P. 4034 - Villeurbanne Cedex - 50 F

(2) Voir la L.A.C. N° 139 de Nov.-Déc. 89 page : 24 sv.

Jeunesses chrétiennes au XX^e siècle Collectif (Les Editions Ouvrières)

Ce livre de 150 pages donne toutes les indications nécessaires pour pénétrer dans la vie des mouvements de jeunesse au XX^e siècle.

Il faut remonter à Ozanam pour découvrir des laïcs dirigeant eux-mêmes leurs mouvements. Du Sillon de Marc Sangnier au scoutisme, de la JOC et de la JAC aux Patros, puis, plus proches de nous, de Taizé aux mouvements charismatiques : synthèses et témoignages se succèdent, en même temps que les problèmes de la société se modifient. On y découvre comment les grands courants du catholicisme social ont rejoint et dépassé celui du catholicisme libéral. Sa puissance d'invention d'un laïcat libéré des contraintes cléricales apparaît au grand jour.

J. V.

Religion, Eglise et droits de l'Homme

J-F SIX (Desclée de Brouwer) Fév. 1991

Sous forme d'un dialogue, en 124 pages, Jean-François SIX nous offre, en quelque sorte, une généalogie des Droits de l'Homme situant à grands traits les étapes de leur conception et leurs sources.

Chemin faisant, dans la première partie du livre, il situe la religion chrétienne, en particulier sa composante catholique, dans son articulation complexe aux Droits de l'Homme, articulation faite d'inspiration et de rejet...

L'autre moitié de ce petit ouvrage s'efforce d'éclairer les positions mouvantes des papes contemporains sur cette question, depuis Jean XXIII, qui renversa les positions antérieures de l'Eglise à ce sujet, dans l'Encyclique « Pacem in terris », jusqu'à Jean-Paul II, pour qui la liberté religieuse est le test de toutes les libertés, en passant par l'humaniste Paul VI.

Les dernières pages du livre abordent la question des Droits de l'Homme dans l'Eglise...

La LAC a publié, en 1989, deux numéros consacrés aux Droits de l'Homme (134 et 135), elle signale ce petit livre qui complète bien le panorama esquissé.

J.-M. P.

" Précarité et prière " Collectif

Le Comité Chrétien de Solidarité avec les chômeurs propose dans ce livret un choix de textes et de témoignages, de prières et de réflexions tant socio-économiques que théologiques sur l'épreuve du chômage. On peut les lire individuellement, on peut aussi s'en servir pour nourrir la réunion d'un groupe - chômeurs, vivre un temps de prière entre personnes marquées par la précarité.

Ceux d'entre nous qui ont connu le chômage apprécieront la justesse du ton, qui ne donne ni dans l'ouvriérisme ni dans la condescendance : c'est bien plutôt la prise au sérieux, grâce à des éléments d'analyse et dans un regard de foi, de la dure expérience intérieure que cela fait vivre. Les quelques pages de relecture de l'Exil, par exemple, sont particulièrement pertinentes et porteuses de sens. De même, l'identification au psalmiste criant son exclusion permet d'en appeler avec Lui au Dieu qui fait justice aux pauvres. Les prières de Jean Debruyne sont de la même veine. Cette publication donne la parole à tous ceux et toutes celles atteints par la précarité et bien souvent condamnés au silence.

Hervé BIENFAIT.

A commander à l'adresse : CCSC - 29, rue de Belleville, 75019 PARIS.

LE PERE LOUIS AUGROS, Jean Vinatier, Cerf, 1991, Paris.

Bruno RONFARD

(ordonné prêtre le 30 juin 1991 à Lisieux)

Je n'ai pas connu « le Père Augros ». Il m'est proposé d'être le lecteur singulier de sa correspondance réunie par les soins de Jean Vinatier. Non un lecteur autorisé, mais simplement averti qu'une fidélité aux tâches du présent demande une vérification dans la lecture de l'expérience passée. La situation de l'Eglise et du monde ont changé. Mais ce livre se lit d'un trait. J'ai retenu ici quatre points qui aujourd'hui encore servent de repère ou d'ancrage pour la mission — c'est-à-dire pour une confrontation, toujours à remettre sur le chantier, de la culture des hommes et de l'Évangile.

La passion du présent

« Vous allez à Villejuif, ce n'est pas l'idéal, mais puisqu'il en fallait un, autant que ce soit vous ». Ces quelques mots adressés à un jeune prêtre, en style (vraiment) direct !, campe un type d'homme et de spirituel, une façon de se situer par rapport au réel. La netteté du regard se retrouve dans les différentes étapes de cette correspondance. Le trait est rapide, il va à l'essentiel avec une grande lucidité sur les hommes et les situations.

On pourrait appliquer à Louis Augros le portrait du prêtre qu'il trace devant les séminaristes de Lisieux : « Un homme de caractère, un prêtre de caractère, c'est quelqu'un qui est capable de créer, de mettre sa marque sur le réel, de mener les hommes » (p. 35). Mais, il y a aussi tout au long de cette histoire, un détachement par rapport à l'œuvre entreprise, et un effacement devant les événements de la vie, en 1952 comme en 1971 à Tunis où il commence à ressentir le retrait de fait, que son âge lui fait subir. Jamais de nostalgie pourtant, toujours l'emporte le présent, là où Dieu nous parle à travers nos frères... Tout au long des ruptures et des départs, dont celui de Lisieux est le plus douloureux et le plus fort, il y a pour lui une même fidélité — une obéissance —, qui le fait partir sans se retourner : « C'est à croire que Dieu me veut nomade et surtout non installé et remis entre ses mains » (p. 89). Tel Abraham, une des figu-

res qui conduit la lecture de ce livre, il expérimente jusqu'au soir de sa vie à quel point « on n'en a jamais fini avec Dieu ».

Les vertus missionnaires

Des mots reviennent constamment sous la plume du Père Augros tout au long de sa correspondance. J'en ai choisi trois, comme les vertus théologales. En effet, la force de ces entretiens est d'exprimer avec un langage nouveau pour l'époque la façon dont la foi est insérée dans ce temps-là. Ainsi, ces mots donnent corps à une expérience singulière de rencontre de Dieu et des hommes. C'est le travail de la tradition qui se défait et se fait à chaque génération.

Confiance. C'est le mot de la foi, l'attitude qu'il nous est donné de vivre face aux événements. Au-delà des heurts et des malheurs de l'histoire, garder la confiance en l'œuvre de Dieu, l'expression revient comme un leit-motiv. Il s'agit d'un travail pour discerner le Christ là où ne sont posés que des gestes absurdes de condamnation (ainsi l'écrivait-il à un jeune prêtre-ouvrier en 1954).

Liberté. Au Séminaire, dans sa tâche de formateur, Louis Augros est d'abord et avant tout soucieux que cette liberté grandisse en chacun. Elle ne rime pas avec facilité. Elle est ce qui autorise chacun à prendre sa place, comme l'amour qui appelle à la vie. Parfois, « elle est bien embêtante » !, mais elle est requise par la mission, lance-t-il à son successeur à la tête du Séminaire.

Audace ou esprit d'invention. Elle va de pair avec une force de caractère, comme si rien ne pouvait arrêter l'élan missionnaire. Elle se traduit par l'enthousiasme des débuts, mais elle retentit aussi dans l'appel à la confiance et à la patience au temps de crise, pour que la mission reste possible et pour ne pas pécher contre l'espérance en substituant les voies des hommes à celles du Seigneur.

Tout ceci était exprimé dès octobre 1941, sous le patronage de Thérèse, quand il fallut mettre en route la Mission : « Il nous faut attendre dans l'espérance. Peut-être Thérèse veut-elle que cette œuvre, comme toutes les vraies œuvres divines, germe lentement et au sein de la contradiction. Fiat ! » (p. 21).

La fidélité à l'Eglise et à sa mission

La mission, c'est annoncer l'Évangile aux pauvres. Une tâche qui intéresse toute l'Eglise. Ce sens profond de la communion ecclésiale est constant... et lucide, porté par un témoin qui a payé le prix de la fidélité. Pour lui, quelles que soient les erreurs et les hésitations de l'épiscopat, il s'agit de maintenir contre vents et marées qu'à travers les prêtres-ouvriers, toute l'Eglise est concernée et engagée. Cela seul est fécond, de Lisieux à Pentecôte 90. Mais il nous reste à inventer dans le même esprit d'autres carrefours.

Le combat spirituel

La mission n'existe pas sans un attachement irréductible au Christ, car chaque matin « l'amour du Christ nous presse » (p. 187).

Ce livre est un itinéraire spirituel où le combat, la Croix — qui semble commencer à la mort du cardinal Suhard — et la joie ont une part prépondérante. Sans le savoir, le choix de Lisieux pour les fondations demande de vivre comme Thérèse, la mission et la nuit de la foi.

La vivacité de l'écriture est une marque spirituelle. Rien ne presse tant que l'annonce de l'Évangile. Avoir été mis en route par la Parole de Dieu, c'est Le chercher sans cesse là où vivent nos contemporains, dans le bonheur et la peine : « Ne craignez pas. Ayez confiance, il nous reste Dieu », rappelle-t-il en 1952.

Ce style de feu nous offre de multiples perles, sur l'équipe (voir la justesse des courtes notations de la p. 34), sur l'attachement aux événements et au Christ, ... et sur la Mission de France : « La Mission de France n'est pas une question de nombre, de maisons, d'organisation matérielle, mais d'âme et donc d'Esprit-Saint ».

Le seul regret en refermant ce livre réside dans l'absence de lettres à des prêtres-ouvriers lors des années 52-55. S'il en reste suffisamment, elles auraient leur place dans ce recueil.

Toute époque a besoin de « Père Augros » pour éveiller des libertés dans l'attachement à Jésus-Christ et à son Eglise. Cette race d'hommes se fait rare aujourd'hui.